


350h



MA

CORRESPONDANCE

AVEC M. LE COMTE

DE CAGLIOSTRO;

CONTENANT

Les principaux événemens de ſa vie merveilleuſe, écrits ſur le vu des preuves les plus authentiques; des anecdotes ſur ſon voyage à Paris, en 1772 & 1773, par lequel il eſt prouvé que M. le comte DE CAGLIOSTRO & le ſieur BALSAMO, peintre, ſont une ſeule & même perſonne.



A HAMBOURG,

Aux dépens de la ſociété des Caglioſtriens.

1786.





MA

CORRESPONDANCE

AVEC M. LE COMTE

DE CAGLIOSTRO.

RÉPONSE à la lettre du comte DE CAGLIOSTRO.

EN vérité, mon cher comte, votre derniere lettre a répandu dans mon ame un baume presqu'aussi salutaire, que celui que vous distribuez si généreusement à vos malades. Elle est délicieuse, divine, digne de vous, en un mot, & de vos amis. Nous avions déja de vos nouvelles. Les cinq grains d'arsenic digérés avec une cuillerée de votre élixir, l'océan, changé en huile, & servant pour les illuminations de Londres; voilà de ces traits qui décelent votre toute puissance;

& l'empêchent de garder l'*incognito* : Mithridate eût pris de vos leçons ; & si Merlin eût été votre contemporain, son nom n'eût jamais été inscrit au temple de mémoire. L'océan à l'huile ! quel coup-d'œil ! Combien je jouis de voir tant d'*illuminés* ! ! !

Je reviens à votre lettre : ce qu'on doit sur-tout à ses amis, c'est la vérité, & vous n'êtes pas fait pour la craindre.

Vous me demandez si votre *adepte favori* vous a oublié. Ah ! mon cher comte, ce mot n'est pas françois, ou du moins ne doit point l'être pour quiconque vous connoît. Vous oublier !... lui ! Rendez-lui plus de justice, vous êtes toujours présent à son cœur ; il vous a suivi dans vos malheurs, vous abandonneroit-il dans votre triomphe ? Qu'il soit écrit, sur les fastes de l'amitié, ce jour mémorable où votre défenseur, avec des joues boursoufflées, des épaules arrondies, & frappant du pied comme Pégase, força les consignes & les portes qui le séparoient de vous ! Cette séance, si chere à son cœur, semble avoir été funeste à sa tête. On ne s'approche point impunément des dieux ; le nectar que vous lui versâtes, & qui, pour des profanes comme nous,

s'appelle *le vin de l'étrier*, lui a ſi vivement affecté les organes, que nous commençons à déſeſpérer de ſa raiſon: le nom ſeul de Baſtille ſuffit pour le magnétiſer moralement. Son eſprit auſſi-tôt entre en convulſions, & dans ſon tranſport, on l'entend s'écrier: Baſtille écraſes-moi, ou je t'écraſerai. En vain nous nous efforçons de le calmer; il eſt ſourd à notre voix. Son ame eſt comme un braſier ardent, d'où découle une lave continuelle, qui noircit tout ce qu'elle rencontre. Son imagination reſſemble à ces volcans profonds qui font de vains efforts pour vomir la flamme qui les nourrit, & dont le voyageur ne reconnoît le déſordre intérieur, que par la fumée qu'ils exhalent. Ce vertueux défenſeur ſans ceſſe s'agite; il ſe bat les flancs; mais la force du lion lui manque; il eſt encore bien éloigné de la prudence de l'éléphant, & les François, qui n'ont pas la ſimplicité de la colombe, commençent à connoître ſa valeur. Les miracles, mon cher comte, ſont de votre département; ſon fanatiſme eſt votre ouvrage; dites un mot, & le calme renaîtra dans ſon cœur.

J'ai lu avec bien de la douleur cette

phrase de votre lettre, par laquelle vous m'annoncez que notre capitale ne vous possédera plus, que lorsque la Bastille sera devenue une promenade publique. Hélas ! mon cher comte, il ne restera donc plus à vos adeptes & à vos amis, que l'espoir d'y vénérer un jour vos reliques !

Votre départ a dispersé toute notre société. *L'adepte favori* est le seul qui ose encore combattre ouvertement pour vous. Ce mémoire que vous avez lu à Saint-Denis, l'a-t-on cru de Thilorier ? Désabusez-vous : par-tout on y reconnoît la touche mâle & courageuse de votre défenseur, & s'il ne vous en fit pas l'aveu dans ce dernier moment, c'est que l'amitié craint les remerciemens. Que de noblesse ! que d'enthousiasme ! Ah ! *Dignus erat intrare in nostro docto corpore.*

Oui, mon cher comte, votre détail de Boulogne nous est parvenu assez à tems pour l'insérer dans le fameux mémoire. Je ne sais si je dois vous en féliciter ou vous plaindre. Thilorier n'a point épargné les fleurs ; il les a semées sur toute votre route ; mais à Boulogne, il s'est surpassé. J'ai cru voir Régulus au

moment de ſon ſacrifice, & à ſon départ de Rome. Ce récit m'a paru incomparable; & qui ne vous connoîtra pas, doit regarder la France comme une ingrate, qui vous devoit ſon ſalut. Ces cris, ces battemens de mains, ces bénédictions m'avoient ſi fort attendri, que j'ai été long-tems ſourd à tous les propos auxquels ce récit a donné lieu; il a fallu enfin m'arracher & voler au ſecours de votre gloire. *Les François ont le cœur bon, gaieté charmante, du génie & des graces*; mais il leur manque un petit point de perfection: ils ſont trop légers, mon cher comte, & votre réputation en éprouve les inconvéniens dans ce moment. Ils ſont de plus un peu gloſeurs, & leur gaieté, quoique charmante, s'exerce ſouvent aux dépens des autres. On a donc gloſé ſur la réception de Boulogne, & l'on a fini par des réflexions choquantes.

„ On ne conçoit pas, *dit-on*, que le „ ſoi-diſant fils de *Pikto*, mais plus vrai„ ſemblablement le fils de Tiſcio, ait „ pu inſpirer un ſentiment auſſi vif. On „ eſt encore à ſavoir quelles ſont les bé„ nédictions que vous avez rendu à ce „ bon peuple. En vertu de quelle miſſion

„ avez-vous été ſi libéral d'une choſe ſi
„ ſainte ? Quelle eſt votre religion ? &
„ qu'entendez-vous par le rétabliſſement
„ de la vraie ? « En France, nous ſommes chrétiens ; nous ſerions-nous trompés ? Etes-vous un nouveau meſſie, ou plutôt n'êtes-vous pas un *pauvre diable*, obligé de nous forger un conte oriental, pour nous prouver que vous êtes le *bâtard d'un moine ?* „ En vérité, ajoute-
„ t-on, il faut bien être *le fils infortuné*
„ *de la nature*, comme le dit très-bien
„ Caglioſtro, dans ſon premier mé-
„ moire, pour n'avoir pu, dans tout
„ l'univers, s'adapter un pere, & être
„ forcé d'aller déterrer un *religieux* à
„ Malthe, pour lui rendre hommage
„ comme à l'auteur de ſes jours. En ſup-
„ poſant même la vérité du fait, étoit-il
„ honnête, étoit-il conforme aux bon-
„ nes mœurs, de divulguer auſſi haute-
„ ment une paternité auſſi ſcandaleuſe ? «
On eſt étonné de ce récit Boulonnois, & l'on ne peut s'empêcher de faire la réflexion ſuivante : „ c'eſt que la mo-
„ deſtie eſt l'appanage de la nobleſſe,
„ tandis que la forfanterie eſt toujours
„ celui du charlataniſme.

Je conviens avec vous, mon cher comte,

comte, que les *lettres de cachet & une Bastille, sont deux calamités bien grandes;* mais je vous l'avois toujours prédit, que ces déguisemens de noms finiroient par autoriser quelque puissance de l'Europe à vous manquer de respect. On s'est d'abord assuré de vous, cela est fort dur; mais quand on porte avec soi le caractere & le ton d'un aventurier, on doit s'attendre à en éprouver les traitemens. D'ailleurs, je trouve que vous peignez avec des couleurs trop noires, celui que vous avez éprouvé à la Bastille; car tout le monde sait que l'on y a porté l'attention pour vous, au point d'y faire venir votre cuisinier, pour apprêter vos repas. Cette anecdote cadre peu avec la cinique impudence, la fausse pitié & la cruauté sans frein dont vous me faites part dans votre lettre. Aussi me suis-je bien gardé de rendre publique cette misérable confidence, de peur que *l'audacieux mensonge* dont vous placez le domicile à la Bastille, ne parût être logé chez vous.

Dans votre très-éloquent, mais un peu séditieux appel à la nation, vous me parlez de la convocation des états généraux en France. Je crois, mon cher

comte, que vous vous êtes formé une fausse idée de ces états généraux. On ne les convoque plus que dans les calamités publiques, & dans les secousses effrayantes qui ébranlent les empires ; ils sont convoqués pour affermir le trône, & non pour le renverser. On voit bien que vous avez déja sucé les principes anglicans, & adopté le génie républicain. En Angleterre, on craint le roi; en France, c'est notre idole, & tant que nous aurons des monarques aussi bienfaisans que *Louis XVI*, pourquoi desirerions-nous une nouvelle constitution ? Allez, mon cher comte, si nos cœurs sont ses esclaves, nos biens & nos personnes sont libres, & le seront toujours. Vous nous prophétisez un prince, qui doit mettre sa gloire à réaliser les béatitudes que vous annoncez ; vous prétendez qu'elles s'effectueroient si le roi n'écoutoit que son cœur. Savez-vous, mon cher comte, que si je ne connoissois votre don de prophétie, je serois tenté de vous comparer à cet homme de la fable, qui vouloit armer les dieux pour immoler une puce qui le piquoit? Tout alloit si bien, selon vous, à votre arrivée en France ! Mais l'on se saisit de vous, &

l'on vous *embastille* ; dès-lors tout est mal, & il faut refondre le gouvernement & les loix. Votre défenseur, qui a au moins relu votre lettre, desireroit se servir des parlemens pour la grande révolution que vous venez de prédire. Vous prétendez, ainsi que lui, que les tems sont arrivés. Pardonnez ma résistance; mais je ne puis me ranger de cet avis. Il voudroit calquer un parlement en France, d'après la constitution britannique. Il est certain que les François sont depuis quelque tems devenus si *anglomanes*, qu'il doit être permis de leur rendre la justice à l'*angloise* ; mais quel avantage en résulteroit-il pour nous?

Vous-même semblez nous indiquer notre marche. Ne brusquez rien, dites-vous; c'est nous faire entendre que nous ne devons point agir avec précipitation. Quand on a, comme vous & moi, quelques siecles pardevers soi, on connoît le prix de la prudence. Laissons donc au tems, premier ministre de la vérité, le soin de développer notre plan de conduite.

On dit que vous ne citez que des morts dans votre mémoire, & que le peu de vivans qui sont inscrits sur votre catalo-

gue, vous renient corporellement & spirituellement. Parmi les vivans, on cite le cardinal d'Yorck, qui se plaint amérement qu'un homme de votre *espece* ose le citer. Ce mot *espece* m'a choqué, & je viens de lui écrire, qu'il ait à vous reconnoître, du moins par charité, comme *fils de la religion*, lui promettant qu'à votre tour, vous reconnoîtrez son frere pour roi de la Grande-Bretagne. J'espere, sous peu de tems, que vous serez dans le cas de ratifier cette convention. Vous n'avez pas non plus à vous louer du cardinal de Bernis, qui a écrit à plusieurs personnes, que toutes vos anecdotes de Rome, sont autant de mensonges.

Adieu, mon cher comte, je devois ce détail à l'attachement dont je suis pénétré pour vous : il vous apprendra que, si vous laissez de vrais amis en France, vous y avez fait aussi beaucoup d'ingrats. Vous avez parcouru l'univers ; il est votre patrie ; car un génie comme le vôtre, n'est point fait pour en connoître de particuliere. Vous avez marqué tous vos pas par des bienfaits, & par-tout vous avez rencontré des ennemis & des lettres de cachet. Chassé de Hambourg, expulsé de

Milan, forcé de ſortir de Ruſſie, obligé de fuir les bords qu'arroſe la Viſtule, & contraint de quitter la France ; voilà ce que j'appelle être chaſſé d'une grande partie de l'Europe par lettre de cachet. Le nom n'y fait rien, je n'examine que l'effet. Par-tout on vous a connu ! Grand Dieu ! mon cher comte, lorſque nous nous écrirons dans quelques générations, combien n'aurons-nous pas à nous plaindre de celle-ci ! Adieu. Parmi tant de contradictions, daignez du moins diſtinguer vos vrais, vos chers & bons amis.

P. S. Quoi ! mon cher comte, vous ne voulez pas impoſer ſilence à ce double impoſteur, à cet impitoyable rédacteur du courier de l'Europe ! En vain, nous manœuvrons pour enlever tous les numéros où vous êtes outragé ; il en échappe toujours quelqu'un à notre fureur. C'eſt l'hydre qui renaît ſans ceſſe ; & au moment où je ferme ma lettre, j'apprends que mon infidele ſecrétaire vient d'y mettre le comble, en m'enlevant furtivement une copie de cette épître qu'il vient d'adreſſer à Milan, en y joignant tous les numéros du courier de l'Europe, où vous êtes ſi injuſtement déchiré. Je ne ſerois donc pas étonné, qu'un écrit dicté

par l'amitié, & au ſein de la confiance, ne devienne bientôt l'objet des converſations publiques. Quel ſiecle! c'eſt celui de la perverſité. Il n'y a plus rien de ſecret ! non, rien, pas même l'auteur de votre mémoire !



LES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENS de la vie merveilleuſe du fameux comte DE CAGLIOSTRO *, écrits ſur le vu des preuves les plus authentiques.*

LE *Public Advertiſer*, renferme une nouvelle verſion des ſentimens du ſieur de Caglioſtro, ſur la permiſſion qui lui eſt accordée de retourner en France, exprimée dans les termes honnêtes, dont le lord Georges Gordon, *ſon ſecrétaire & ſon champion*, a coutume de ſe ſervir, quand il imprime pour ſon compte. Le pauvre lord, dont le ſieur Caglioſtro a entrepris (à ce qu'il dit à tout le monde) de guérir la tête, annonce en fulminant, que ſon cher médecin *eſt déterminé à n'avoir jamais de converſation, & à ne communiquer en aucune maniere, avec les abominables agens du miniſtere de France, qu'en ſa préſence.* Il nomme, avec l'honnête familiarité qui lui eſt ordinaire, & qui eſt du meilleur ton, les perſonnes qu'il décore de ces épithetes. Il accuſe tous ceux qui ne croient pas aux vertus du docteur ARABE, d'être les inſ-

trumens d'un parti qui cherche à tendre des pieges *à ces* NOBLES ÉTRANGERS, *qu'on a eu l'audace d'attaquer publiquement ſur la réputation, juſques dans les bras d'un peuple généreux dont ils ſont venus implorer la protection.* Le reſpect que nous devons à ce même peuple, au milieu duquel nous vivons, nous défend de nous prêter, par un ſilence coupable, à le laiſſer tromper. Le Candidat, en faveur duquel le lord protecteur implore la pitié nationale d'une maniere auſſi touchante qu'elle eſt pathétique, lui ſera préſenté tel qu'il eſt; on verra combien il en eſt digne.

Laiſſant de côté le lord Georges Gordon, *qui doit ſentir (pour peu qu'il ait d'intervalles) que l'on ne peut pas lui répondre ſérieuſement*, nous nous permettons de parler directement au ſieur de Caglioſtro, qui a choiſi un champion ſi digne de lui. Si nous avons tardé ſi longtems à ſoulever le voile dont cet homme fameux s'eſt enveloppé juſqu'à ce jour, c'eſt par égard, ſeulement, pour des perſonnes reſpeſtables, *qui ſont enfin déſabuſées pleinement ſur ſon compte.*

Nous ne parlerons pas de ce qui eſt arrivé au ſieur de Caglioſtro à Médine; le

le roman de ses premieres années fait honneur à la plume qui l'a rédigé, & ne fait de mal à personne. Nous croirons, en sa faveur, à la tendresse que le chérif montre pour lui ; à la fidélité du negre qui lui recommande, si à propos, de ne point aller à Trébisonde, & à l'érudition profonde de son gouverneur. Nous voulons croire aussi qu'il a été à Malthe, précisément de la maniere qu'il le raconte. Si les personnes quil nomme ont oublié les circonstances de ce voyage, il est possible que ce soit leur faute.

Pour abréger le récit, nous ne le suivrons, ni dans les différentes cours de l'Asie qu'il a parcourues, & où il allume une passion funeste dans le cœur d'une princesse dont il a sauvé la vie avec son baume, & qui s'est poignardée (1) en-

(1) » Dans un de mes voyages d'Asie, une princesse abandonnée des médecins me fit appeller, & je lui sauvai la vie par mes soins : par reconnoissance elle voulut me donner sa main ; son amour devenant excessif, & mes représentations étant inutiles, je pris le parti de quitter les états du pere de la princesse. Je n'étois pas au bas de l'escalier du palais, que j'entendis une rumeur effroyable ; je remontai, & je trouvai la princesse étendue, sans vie : elle s'étoit percée le sein d'un coup de poignard ! !! « *Ces paroles sont sorties, mot à mot, de la bouche du* comte arabe.

ſuite ſur les refus de ce nouveau Joſeph. Satisfaits des preuves que nous fournit l'Europe ; de celles, ſur-tout, que nous trouvons en Angleterre, nous lui laiſſerons ſon origine obſcure, (ou s'il le veut ſon déguiſement) & nous contenterons de l'inviter à éclairer quelques faits généraux dont nous ne lui adminiſtrerons les preuves, s'il le faut, qu'avec tous les égards qui peuvent lui être dûs. Comme tout eſt intéreſſant dans la vie d'un grand homme, nous commencerons ces détails, par l'épiſode de ſes diverſes apparitions en Angleterre ; c'eſt-à-dire, par l'époque de ſa vie ſur laquelle il ſe tait dans ſes mémoires, ſe contentant de perſonnifier la nation angloiſe, qu'il dit avoir connue dans ſes voyages, en deux individus, dont il appelle l'un la Noblesse & l'autre le Peuple.

Le ſieur de Cagliostro convient qu'il a été à Londres en 1777; mais il ne ſe rappelle point d'y avoir été avant cette époque : il avoue qu'il a été empriſonné au Kingis-Bench dans le voyage *dont il ſe ſouvient*, & qu'il y ait fait un ſéjour de quatre mois ; il affirme, il eſt vrai, qu'il y fut mis à la ſuite de vexations effroyables qui lui coûterent (à ce qu'il dit)

3500 guinées en 7 à 8 mois, dont il passa six semaines manquant de tout, en liberté, & quatre mois en prison. Il déclare que tous ceux qui lui demanderent de l'argent *par corps* étoient de gueux, des misérables qui n'avoient aucun droit sur sa liberté. Comme les personnes intéressées tiennent un langage plus sévere encore, c'est à M. le comte à démontrer qui a tort ou raison, d'eux ou de lui. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il fut tiré de prison par l'habileté d'un agent qui dirigea son procès, & qu'il partit dès le lendemain de sa sortie : après avoir rendu, avec dédain, un collier de petits brillans, dont il assure que la dame *Fry de Chelsea*, qui le fit arrêter, avoit fait présent à MADAME LA COMTESSE, sa vertueuse épouse, tandis que la prétendue faiseuse de présens, eut la mal-honnêteté d'avancer qu'il lui avoit été subtilisé.

Toutes les personnes qui ont connu M. le comte dans ce voyage, n'ont pas oublié, & il en convient lui-même, qu'avant cet injuste emprisonnement, il s'amusoit innocemment des mysteres de la cabale, & qu'il devinoit quelquefois les Numeros qui devoient sortir de

la roue de fortune. Il assure que la dame Fry, qui a montré tant d'ingratitude envers lui, avoit gagné des sommes immenses par son moyen, & qu'elle étoit sa débitrice. Mais ce ne sont pas des assertions qu'il faut au public, ce sont des détails exacts sur les faits que doit donner M. le comte, s'il fait cas de l'opinion qu'il implore.

Comme l'historique de ce procès injuste ne pourra pas manquer d'intéresser le public, nous invitons le sieur Cagliostro à rectifier en rendant compte, les erreurs de ce récit, s'il s'en étoit par hazard glissé quelques-unes : nous ne le croyons pas ; mais le sieur de Cagliostro a des droits, & nous ne prétendons pas les lui disputer.

Nous n'entreprendrons pas de dire, pourquoi, en addition des changemens de nom que le sieur Cagliostro avoue dans ses mémoires, il ne s'appelloit d'abord que capitaine Cagliostro quand il parut à Londres en 1777 ; par quel événement il devint colonel pendant le séjour qu'il y fit ; *comment ce fut au service de Prusse qu'il en obtint le brevet ;* & enfin comment il a mérité l'année

ſuivante ; *que le roi de Naples le fît comte*. Ce n'eſt point à nous à expliquer cette filiation de titres, ni à rendre raiſon des faveurs dont l'ont comblé tant de potentats ; tout ce que nous pouvons dire, c'eſt que ces détails nous ont été tranſmis par des perſonnes dignes de foi qui ont connu intimément le ſieur Caglioſtro quand il ſe contentoit du titre modeſte de *Capitaine*. Quoique nous ne nous mêlions pas de ſa *nomenclature*, & que nous lui laiſſions le ſoin de l'expliquer, nous lui demanderons cependant comment il eſt poſſible que de capitaine il ſoit devenu médecin, dans le court eſpace qui s'eſt écoulé entre l'année 1777 & 1780.

Quand M. LE COMTE aura eu la bonté de donner les éclairciſſemens qu'on lui demande, nous rétrograderons de quelques années pour lui rappeller les circonſtances de la premiere viſite qu'il a rendue à la ville de Londres en 1772. Des perſonnes qui le connoiſſent parfaitement, affirment qu'elles ont eu l'honneur d'avoir des rapports avec lui dans ce voyage, & de le voir tous les jours à leur table. Il eſt vrai que *l'incognito* de cette époque eſt plus obſcur que celui

de celle où il a été incarcéré. C'eſt ſous le nom de Balthymore que cet ARABE a fait ſa premiere campagne en Angleterre. Il n'étoit alors ni militaire, ni cabaliſte, ni médecin : ce fut ſous la dénomination de peintre qu'il s'annonça dans ce voyage. Nous croyons pouvoir promettre à M. de Caglioſtro, qu'il ſera content des preuves que nous lui en adminiſtrerons, s'il a totalement oublié cette époque de ſa vie.

Trois mois ſe ſont écoulés depuis que cet habile homme eſt à Londres. *Pour la troiſieme fois*, & il a confirmé tous ceux qui ont voulu ſatisfaire leur curioſité en le voyant, dans l'opinion que ſes premiers voyages avoient donnée de lui.

Parmi les ſecrets ſur leſquels le ſieur Caglioſtro fonde ſa fortune aujourd'hui, il a promis (& tiendra ſûrement parole) qu'il illumineroit la ville de Londres avec de l'eau de la mer ; il aſſure qu'il a le ſecret de la faire brûler comme de l'huile, & qu'il peut réduire à plus de 50,000 liv. ſterlings par an les dépenſes d'illumination de la capitale. *Un mauvais plaiſant lui a obſervé qu'il ſeroit très-dangereux de faire ſon expérience au bord de la mer.*

M. du T--, dont le témoignage ne peut pas être révoqué en doute, peut prouver qu'il a entendu dire lui-même au ſieur de Caglioſtro, qu'il avoit en effet le talent de convertir l'eau de la mer en huile ; mais la plaiſanterie ſur le danger d'incendier l'Océan, a été faite au ſieur de Caglioſtro, dans un moment de gaieté par un homme que nous ne nommerons que ſur la réquiſition que nous en fera le comte. Il ſait auſſi-bien que nous, de qui nous voulons parler. Voilà un de ſes ſecrets merveilleux ; voici un de ſes miracles.

L'arſenic a paſſé juſqu'à nos jours pour poiſon ; mais le ſieur de Caglioſtro eſt parvenu à en faire une nourriture ſucculente, ayant accoutumé un cochon à en prendre, par degrés, dans ſes alimens, une quantité plus conſidérable, d'un jour à l'autre. Non-ſeulement l'animal n'en a nullement été affecté, mais il s'eſt engraiſſé à vue d'œil, & s'eſt tellement imprégné de parties arſenicales par ce régime, que la premiere partie du miracle eſt ce qu'il y a de moins ſurprenant.

La ſeconde eſt infiniment plus curieuſe : dix perſonnes peuvent garantir que le ſieur de Caglioſtro leur en fait le

récit ; nous citons encore M. du T---
comme autorité ; nous nous promettons même d'invoquer le témoignage de M. le marquis de C... qui vient de quitter Londres, ainsi que celui de M. Cr--s--rd, à la table duquel le sieur de Cagliostro a rendu compte de la maniere dont il a nourri son cochon, & des suites de son expérience.

Voulant convaincre les incrédules de Médine (1) de son habileté, quand le comte eut bien *arsénisé* sa victime, il la fit égorger, & ordonna que l'on en dispersât les membres dans les forêts voisines. Le lendemain elles furent trouvées jonchées de cadavres de lions, de tigres & de léopards, de loups & de tous les animaux féroces *dont les forêts de Médine sont remplies* ; qui, ayant mangé des jambons à l'arsenic, en étoient morts sur le champ. Les envieux de sa gloire, convaincus par cette expérience, regarderent alors le sieur de Cagliostro comme un homme supérieur, & il les confon-

(1) Comme le sieur de Cagliostro n'avoit que douze ans quand il quitta Médine, il faut qu'il y soit retourné pour faire ce miracle ; c'est ce qui ne se trouve pas dans ses mémoires.

dit

dit de maniere à faire taire à jamais l'envie.

Nous ne nous permettons pas d'aller plus loin aujourd'hui ; nos lecteurs en ont bien assez : mais nous avons cru devoir pousser des bases pour fonder l'opinion qu'ils doivent avoir d'un homme, qui, par son assurance, est l'un des êtres les plus extraordinaires, sans excepter Stephano Zenowitz, qui ait paru en Europe, dans ce siecle. Qu'il emploie, s'il le veut, le lord G. Gordon pour répondre par des injures à ces vérités, nous ne craignons pas plus les calomnies du malade, que les pillules du médecin qui le traite.

Question entre le public & le sieur Cagliostro.

La question entre le public & le sieur Cagliostro est bien simple, & il ne tient qu'à lui de la résoudre.

On ne lui demande pas son origine ; il lui importe peut-être de la taire, & personne n'aura le droit de l'interroger à cet égard, s'il s'honore de l'*incognito* dont il s'enveloppe ; ses fréquens changemens de nom étant également son secret, soit qu'il s'appelle COMTE HARAT, COMTE FÉNIX, MARQUIS D'ANNA, BAL-

THYMORE, CADGILESKER, CAPITAINE; COLONEL OU COMTE DE CAGLIOSTRO; soit qu'il ait été décoré à Naples ou à Malthe du titre de COMTE, qu'il ait eu un régiment en Espagne ou en Prusse, il n'est que deux ordres de gens qui puissent avoir le droit de se plaindre de ces déguisemens : ce sont ceux qui, ayant eu des relations d'affaires avec M. le COMTE, sous un de ces noms, pourroient avoir été oubliés par lui lorsqu'il en a adopté un autre ; ou ceux qui ont des raisons de se souvenir de celui qu'il porte aujourd'hui.

Le seul point qu'il s'agisse d'expliquer est donc, & rien ne doit être plus aisé à M. LE COMTE, la fatalité cruelle qui fait qu'on lui a contesté tous les titres qu'il a pris, & que l'on ne croit aucun des événemens qu'il raconte. Frappés de cette singularité, nous avons fourni à M. de Cagliostro la plus belle occasion de sortir radieux de la piscine dans laquelle il a voulu entrer ; nous ne lui aurions pas donné la main pour y descendre, si nous n'eussions pas espéré qu'il en sortiroit aussi pur que la lumiere qui commence à luire autour de lui : s'il a eu raison avec tout le monde, il ne pourra manquer d'être

flatté de l'empreſſement avec lequel nous nous ſommes prêtés à le démontrer.

Comme nous nous ſommes engagés à prouver tout ce que nous avons avancé ſur les voyages de M. de Caglioſtro, & les différens rôles qu'il a joués en divers pays, nous nous flattons que nos lecteurs ſeront contens des preuves que nous avons recueillies ; elles ſeront non-ſeulement ſatisfaiſantes ſur les faits qu'elles établiſſent, mais elles ſerviront de clef pour découvrir ce que l'obſcurité de l'origine de M. le comte pourroit laiſſer à deſirer.

Apperçu ſur les voyages de M. Caglioſtro, avant ſon arrivée en France.

Homere n'a jamais été réclamé comme citoyen par autant de villes que le ſieur de Caglioſtro a réclamé de patries en différens lieux, & à différentes époques. Nous ne nous flattons pas préciſément de pouvoir mettre la main ſous ſon berceau, mais nous croyons pouvoir indiquer où il faut le chercher. Dans tous les cas, nous ſommes aſſurés de pouvoir démontrer très-clairement que ce n'eſt ni à la Mecque ni à Médine.

Nous irons encore moins le chercher

à Trébisonde *sur sa seule parole ;* car c'est à quoi se réduisent les indices qu'il dit avoir surpris, sur sa naissance, à son impénétrable negre ; l'existence de *Salahaym*, d'*Althotas*, d'*Acharat* & de ses deux noirs, n'étant dans ses mémoires appuyée d'aucunes preuves, autant vaudroit-il qu'il racontât les histoires dont *Amanzey* berce *Schah Baham* (1), que de nous donner les prétendues aventures de son enfance.

Il est affirmé, dans le conte d'*Acharat*, » que le tendre chérif embrassa cet aimable enfant, en le baignant de ses » larmes, au moment de son départ, & » que le Mufty le visita pendant tout le » tems de son séjour à Médine. « Mais nous demanderons à M. le COMTE, si ce sont là des preuves, & s'il croit de bonne-foi que le public puisse s'en contenter.

Pour ne pas fatiguer nos lecteurs par des répétitions inutiles, nous proposerons à M. de Cagliostro une condition préliminaire, à laquelle nous nous soumettons d'avance, c'est de regarder du même œil tout ce qu'il ne prouvera point,

(1) Noms devenus fameux par un autre conte plus gai que celui d'ACHARAT.

& ce que nous n'établirons pas nous-mêmes clairement : ses partisans les plus enthousiastes ne pourront pas s'empêcher de convenir que notre proposition ne soit très-juste.

Partant de ce principe, on ne sera plus embarrassé de ce que l'on doit penser du savant *Althotas*, du tendre *chérif*, du valet-de-chambre *blanc*, & des deux fideles *noirs*. On ne sera pas obligé de suivre la caravane préparée exprès pour accompagner *Acharat* à travers les déserts de l'Arabie, ni de conduire cet enfant chéri *aux fameuses pyramides, qui ne sont aux yeux des observateurs superficiels que des masses énormes de granite*. On ne sera pas étonné non plus, de le voir pénétrer dans les différens temples de l'Egypte *avec son gouverneur*, & lui voir faire connoissance avec les ministres complaisans *qui voulurent bien l'introduire dans des lieux où le commun des voyageurs ne pénetre jamais*. Ces contes seront mis à côté de celui d'*Amanzey*; ils font honneur, nous en convenons, par l'agrément du style, à la plume qui les a rédigés, & ils sont curieux ; mais c'est tout ce que l'on peut en dire.

C'est à une nation instruite & éclairée

que le ſieur de Caglioſtro a oſé préſenter ſes rêveries, comme des faits! Et on ne riroit pas de la ridicule confiance qu'il a affecté d'avoir en de pareils contes! Et on ne ſeroit pas indigné de l'inſulte qu'il fait aux François, en les croyant capables de ſe laiſſer entraîner par ces inepties!

Perſuadés que nous n'avons pas beaucoup de gens à déſabuſer, c'eſt au très-petit nombre d'enthouſiaſtes du ſieur de Caglioſtro, qui ne ſont pas encore revenus de leur erreur, que nous nous adreſſons. Nous ne faiſons pas l'injure à la nation françoiſe de croire qu'elle ait beſoin de nos remarques pour faire les ſiennes : nous traverſerons donc rapidement les ſables brûlans de l'Arabie; nous le verrons partir ſur le navire françois ſur lequel il s'eſt embarqué, ſans lui en demander le nom, toucher à Rhodes en paſſant, & arriver à Malthe ſans y faire quarantaine. C'eſt là que nous nous attacherons *à ce fils infortuné de la nature*, pour ne le quitter qu'après l'avoir complettement défini. Son éloquent *défenſeur* trouvera dans ce que nous lui apprendrons, plus de raiſons de regretter d'avoir entrepris une pareille défenſe, que

de moyens d'établir ce que le ſieur de Caglioſtro l'a autoriſé d'avance en ſon nom.

Voici où commence notre examen.

» Le ſieur de Caglioſtro n'a pas fait
» quarantaine avant de débarquer à
» Malthe ; il a connu le grand-maître
» Pinto, qui étoit inſtruit de ſon ori-
» gine, & qui lui parloit ſouvent du
» *Chérif* & *de Trébiſonde*. Le chevalier
» d'Acquino lui a été donné par l'il-
» luſtre chef de l'ordre, pour l'accom-
» pagner dans ſes voyages après la mort
» du vénérable *Althotas*, *du plus ſage*,
» *du plus éclairé*, *du plus digne des*
» *mortels*, qui lui fut enlevé peu de
» tems après ſon arrivée dans l'iſle de
» Malthe, & qui, avant de mourir,
» *lui recommanda d'une voix preſque*
» *éteinte*, *d'avoir toujours devant les*
» *yeux la crainte de l'Eternel & l'amour*
» *de ſon prochain* «.

C'eſt ſur l'époque de cette arrivée, accompagnée d'une circonſtance auſſi extraordinaire que celle de ne pas faire quarantaine : c'eſt ſur l'état apparent du jeune voyageur, ſur la mort d'*Althotas*, ſur les regrets de ſon éleve, & ſon

départ pour la Méditerranée avec le chevalier d'Acquino, que nous ramenons l'attention, que nous invoquons le souvenir des chevaliers contemporains du grand-maître Pinto. Ce sont des faits avancés par le sieur de Cagliostro : tout le monde est intéressé à les éclairer.

Arrivés en Sicile avec son nouveau gouverneur (le chevalier d'Acquino, gouverneur d'un Cagliostro !) il dit *avoir connu la noblesse du pays*. Mais est-il un seul gentilhomme sicilien qui se rappelle son arrivée ? Qu'il le cite ! Qu'il invoque des témoignages précis & dignes de foi ! Qu'il les soumette à l'examen du public ! Il le doit aux personnes qui lui ont permis d'approcher d'elles. S'il ne le fait point, nous trancherons la difficulté en ajoutant ce conte à ceux qui précedent (1).

---

(1) Page 18 du roman de *M. le comte*, on trouve bien que le chevalier d'Acquino lui a rendu une visite à Strasbourg : il ajoute, » *qu'il* » *a vu* les chefs de la ville, & qu'il *a pu* leur dire » ce qu'il savoit du voyage du *comte* à Malthe, » & de la distinction avec laquelle le grand-maî- » tre l'avoit traité. « Il ne s'agit pas de ce que le chevalier d'Acquino a pu dire, il s'agit de ce qu'il a dit. Il y a plus, il s'agit de savoir si la

Il

Il n'eſt pas hors de propos de remarquer ici la ſingularités des voyages particuliers que fait le chevalier d'Acquino, au moment où il arrive dans ſa patrie avec ce gage précieux de la tendreſſe du grand-maître. N'auroit-il pas dû le remettre en des mains capables de diriger les premiers pas qu'il alloit faire dans le monde? Quelle négligence dans un gouverneur! Ne trouvera-t-on pas qu'*Acharat* étoit encore bien jeune, *ſelon ſon conte*, pour être livré à lui-même ſans expérience?

Les lettres de crédit données à *ce fils infortuné de la nature* ſur le ſieur Bellone, banquier romain, ont dû être tirées par quelqu'un. Si le ſieur Bellone eſt mort, ſes livres exiſtent, & le ſieur Caglioſtro doit au public, qui deſire être inſtruit de tout ce qui le regarde, de lui adminiſtrer les preuves de ce

---

perſonne qui a paru ſous ce nom à Strasbourg, étoit en effet un chevalier d'Acquino, de l'illuſtre maiſon de Caramonica. Le fameux *Stephano Zenowitz* a joué des rôles plus difficiles que celui qu'auroit pu jouer un ami du ſieur de Caglioſtro; & tout ce qui a rapport à lui, a beſoin d'être éclairci: on en verra la néceſſité dans ce que nous avons à dire.

qu'il avance, , puisqu'il veut absolument que l'on s'occupe de lui. En attendant qu'il ait pris un parti, nous lui donnons le défi formel d'en produire aucune de tout ce qu'il a débité lui être arrivé avant son voyage de Rome.

Les noms des cardinaux d'York, Orsini, ceux des papes Rezzonico, Ganganelli sur-tout, qui ont connu le sieur de Cagliostro, *à ce qu'il dit*, & l'ont admis, *à ce qu'il dit encore*, à des conférences particulieres, sont des grands noms, sans doute ; *mais ce ne sont pas des preuves*. Le cardinal d'York vit encore ; les personnes qui ont approché des papes & cardinaux que nomme le *sieur Cagliostro*, peuvent bien se rappeller s'il a eu de pareilles conférences : quant à lui, le moins qu'il puisse faire, est de donner le nom des intermédiaires *qui existent encore*, & qui l'ont présenté aux papes *qui n'existent plus*. Pourquoi ne trouve-t-on aucunes traces dans son mémoire, qui appuient ce qu'il a avancé si hardiment ? Si le cardinal d'York a connu le sieur de Cagliostro, il ne peut pas l'avoir oublié ; & ce prince de l'église romaine ne se refusera pas à en convenir. En

attendant que M. le Comte s'explique, nous avaçons de notre côté, & nous nous flattons de le prouver, qu'en 1777 un de ses amis a prêté serment à Londres, pour le tirer d'un mauvais pas; qu'il l'avoit connu depuis dix à onze ans, & l'avoit vu à Rome *à la suite* du cardinal Orsini; ce qui est bien différent de l'avoir vu dans la société des prélats qu'il a l'audace de nommer aujourd'hui comme ses amis. A cette époque, très-récente encore, le *nec plus ultrà* de l'ambition de M. de Cagliostro, étoit de passer pour un homme qui avoit un autre état que celui de l'intrigue. Mais aujourd'hui il nie avoir été dans les emplois domestiques, dont il lui étoit alors important de prouver qu'il avoit été revêtu. Nous avons en main la minute de ce témoignage; il est du sieur Riciarelli, musicien.

Quoique *ce fils de la nature* déclare, dans son mémoire, qu'il n'a ni le tems, ni la volonté d'écrire des volumes, nous espérons qu'il ne se refusera pas à donner quelques détails qui établissent que les personnes qu'il cite (& qui vivent encore), qui ont pu *l'appercevoir* dans ses voyages subséquens, n'ont pas des

raiſons de ſe plaindre de lui ; & ſont en état de corroborer ce qu'il avance ſur ſon état ; & enfin quels ont été ſes titres & ſes droits à leur eſtime. S'il peut prouver qu'il en a eu, il les a encore, & ils deviendront des droits inconteſtables à la confiance du public. Il eſt trop tard pour ne pas parler aujourd'hui clairement ; perſonne ne peut plus ſe laiſſer éblouir par des noms. Après ce que l'on a vu en France, après ce que l'on voit encore, il ne ſeroit pas étonnant que le ſieur de Caglioſtro, qui a eu l'art d'intéreſſer beaucoup de gens eſtimables, qui ont cru tout ce qu'il leur a *conté*, eût parlé au duc d'Albe, au comte de Pratéla, au duc de Medina-Celi, ou comte de Riglas ; mais ces nobles étrangers ſavoient-ils à qui ils avoient affaire ? Le ſavent-ils même aujourd'hui ? Quels ſont les ſouverains qui ont été curieux de connoître le ſieur de Caglioſtro ? Qu'il les nomme. Le ſieur *Anſelmo la Cruce*, qu'il dit avoir été ſon banquier à Liſbonne, vit-il encore ? Comment accueilleroit-il une traite de 50 *guinées du docteur* ARABE ? On ne lui demande pas des preuves bien difficiles à donner.

Si la *ſenora Seraphina Felichiani*, que M. de Caglioſtro a épouſée à Rome en 1770, eſt une demoiſelle de qualité romaine, elle a des parens en état de prouver cette épiſode, & d'expliquer d'une maniere un peu plus ſatisfaiſante que ne le fait M. le COMTE dans ſon mémoire (1), pourquoi une demoiſelle d'une naiſſance auſſi *illuſtre* ne ſait pas écrire; tant de ſociétés littéraires dont les dames romaines ſont l'ornement, contrediſent trop clairement M. le comte de Caglioſtro, pour que nous laiſſions paſſer la raiſon ſinguliere qu'il donne de cette omiſſion dans l'éducation d'une demoiſelle de qualité.

Le public n'a pas beſoin de ſavoir *que ſa paſſion pour* madame la COMTESSE *n'a pu s'éteindre en ſeize années de mariage.* Cela eſt très-tendre & très-édifiant, mais cela n'intéreſſe perſonne. C'eſt la généalogie de la maiſon *Felichiani ;* c'eſt la preuve que cette généalogie eſt celle de la dame ſon épouſe ; c'eſt enfin un

---

(1) » Il arrive ſouvent que les dames romaines » les mieux élevées ne ſavent pas écrire ; c'eſt une » précaution que l'on prend pour éviter les intri- » gues d'amour. " Cette note eſt de M. Caglioſtro.

extrait baptiſtaire bien en regle qui peuvent donner quelque corps à cette partie de ſon *conte*. Il n'eſt pas probable que l'on ait négligé de lui apprendre à écrire, & il ne s'agit que de ſavoir dans quelle paroiſſe eſt née la *ſenora Seraphina*, & tout le monde pourra l'aider à donner cette preuve. Pluſieurs perſonnes qui connoiſſent madame de Caglioſtro, la plaignent & s'intéreſſent à elle ; peut-être trouvera-t-on que nous aurions auſſi bien fait de ne pas parler d'elle ; mais c'eſt un des malheurs & des déſagrémens de ſa ſituation, qu'il nous a été impoſſible de lui éviter : voulant être exacts dans ce que nous avons à dire de ſon *tendre époux*, nous n'avons pas pu paſſer ſur ſon mariage ſans en dire un mot. Nous n'aurions pu donner des preuves que ſa tendreſſe n'a pas toujours été ſi vive, mais nous ne voulons pas rappeller à madame la COMTESSE, des ſouvenirs affligeans, & nous deſirons ſincérement qu'elle ſoit heureuſe.

Si la premiere partie du CONTE de M. Caglioſtro n'eſt pas auſſi clairement expliquée que nous l'aurions deſiré, ce n'eſt pas notre faute ; nous n'avons pu faire autre choſe que de démontrer la

futilité de ce qu'il avance, & lui en demander les preuves. Il n'en fera pas de même de la seconde; nous laisserons peu de choses à desirer: les diverses apparitions de cet homme fameux en Angleterre, seront présentées avec une exactitude & un soin qui prouveront aux personnes qui ont cru aux merveilles qu'il leur a débitées, qu'il leur étoit important d'être éclairées. (1)

Voyage de Londres.

Si nous avons passé la premiere partie de cet *apperçu* sur ce que le sieur de Cagliostro appelle l'*état de la question* dans son mémoire (c'est-à-dire, le vol des diamans du sieur Bohmer), c'est que nous n'avons pas cru qu'il restât rien à ce sujet; c'est que cette question a été décidée de maniere à ne devoir plus y revenir. Le sieur de Cagliostro a été accusé par la dame la Motte, & il a été déchargé de cette accusation dans les tribunaux où le procès a été instruit. Mais

(1) On voudra bien observer que nous ne sommes encore qu'à la page 13 de son mémoire : c'est celle où il dit qu'il a connu à Londres *la noblesse & le peuple.*

la juſtification d'un homme contre lequel eſt dirigée une accuſation qui ſe trouve fauſſe, ne doit être relative qu'au fait ſur lequel on juge ; elle ne peut produire qu'un effet déterminé ; celui de le ſouſtraire à l'imputation du crime particulier dont il a été accuſé. Il ne s'enſuit certainement pas de ce qu'un homme eſt abſous ſur un fait ſpécifié, qu'il ſoit exempt de tout autre reproche, l'arrêt le plus favorable ne lui adjugeant qu'une abſolution fixe & ſpéciale. Le ſieur de Caglioſtro a donc beau s'évertuer, il ne changera pas *l'état d'une queſtion particuliere en queſtion générale*, & ne pourra pas s'arroger, en vertu de l'arrêt qui le lave d'un crime qu'il n'a pas commis, une réputation d'innocence pléniere.

Pour rendre ce raiſonnement plus ſenſible, nous préſenterons ſommairement, à côté l'une de l'autre, deux queſtions à-peu-près ſemblables, dans chacune deſquelles le ſieur de Caglioſtro joue un rôle ; dans l'une, il a été déclaré innocent, mais dans l'autre, il a été condamné.

C'eſt par un jugement ſolemnel, que l'innocence du ſieur de Caglioſtro, ſur le vol du collier de brillans réclamés à Paris par le ſieur Bohmer, a été proclamée

clamée en France : ce jugement a fait ſenſation, parce que l'on eſt juſte en France, & que l'on s'intéreſſe aux malheureux que l'on croit honnêtes.

Nous oſons dire, par la même raiſon, qu'une autre affaire de collier, arrivée à Londres au ſieur de Caglioſtro, quelques années avant la réclamation faite à Paris, auroit eu un effet tout différent aux yeux de la nation françoiſe ; elle auroit plaint la partie lézée, & ce n'étoit pas M. le COMTE. L'arrêt de la cour qui le juſtifie ſur un de ces deux chefs, ne porte donc point ſur l'autre, & ne pourra ni faire *rétrograder*, ni *diviſer* ſon abſolution.

Nous ne donnerons pas les détails du procès fait à Londres à M. de Caglioſtro ſur l'autre affaire de collier, à-peu-près ſemblable, quant au principe, à celle qui a été jugée à Paris, ſelon la verſion de ſa partie adverſe : nous nous contenterons de donner une idée générale des faits, & de rapporter ſes propres moyens de défenſes, ainſi que le jugement qui s'en eſt ſuivi, ſans le commenter. Si ce n'eſt pas là de la candeur, que M. de Caglioſtro nous diſe comment il faut s'y prendre pour en montrer davantage !

Avant d'entrer en matiere ſur le collier de Londres, qu'il nous ſoit permis de faire ici une autre obſervation, également candide, ſur la probabilité des raiſons qui ont pu faire que le ſieur de cagliostro a été arrêté d'après la dénonciation de la dame de la Motte. Qu'il deſcende en lui-même ! Qu'il s'interroge ! Ne ſeroit-ce pas une ſuite de l'affectation qu'il a eue de changer tant de fois de nom & d'état ? De rendre des comptes ſi extraordinaires & différens de ſa perſonne, dans tous les pays qu'il a parcourus ? De quitter d'une maniere ſi biſarre preſque tous les lieux où il s'eſt montré, tantôt comme *colonel eſpagnol*, tantôt comme *colonel allemand*, d'autres fois comme *peintre*, *médecin*, *comte*, *marquis*, *&c. &c.* Tant de déguiſemens ont naturellement dû l'expoſer aux ſoupçons dont il ſe plaint d'avoir été la victime : il n'étoit gueres poſſible qu'on ignorât entiérement à Paris l'affaire du collier de Londres. D'ailleurs, la dénonciation de la dame de la Motte étoit poſitive. Il eſt reconnu innocent par le jugement; mais alors il étoit ſous la prévention de la loi.

Devenu accuſateur aujourd'hui, le ſieur

de Cagliostro demande des trésors qu'il prétend lui avoir appartenus, & lui avoir été enlevés; mais est-il en état de démontrer par d'autres preuves que par le serment qu'il offre, qu'il avoit en sa possession, quand il a été arrêté, 47 billets de caisse de 1000 livres, 15 rouleaux de 50 doubles louis chacun, 24 quadruples d'Espagne, & 1233 sequins vénitiens & romains, au-delà des deux rouleaux de 25 doubles louis, & du peu de louis qui étoient épars dans sa bourse & dans celle de madame la COMTESSE, & qui leur ont été rendus selon son aveu?

Quoique ce ne soit pas à nous à traiter cette question, qui nous est absolument étrangere, nous ne pouvons pas nous empêcher de remarquer, en passant, que M. le COMTE demande furieusement de rouleaux & de billets de caisse; la couleur du sac de toile brune, & celle des porte-feuilles verts & rouges, ne prouvent rien, & il faudra quelques traces mieux colorées pour certifier que tant de billets, tant de rouleaux, tant de sequins, étoient en sa possession lorsqu'il a été arrêté : qu'il indique, au moins, par qui une partie de ce trésor lui a été remise, ou qu'il nomme d'honnêtes gens

qui établiſſent qu'il en étoit poſſeſſeur.

A l'égard des diamans & des bijoux, dont M. le comte *avoit une ſi grande quantité, quand il a été arrêté, qu'il ne ſe rappelle que la perte d'une paire de bracelets entourés de brillans*, on peut bien auſſi lui demander, ſans l'offenſer, quels ſont les bijoutiers qui lui ont monté tant de diamans, ou quelles ſont les perſonnes qui lui en ont fait préſent? S'il ne fournit aucune preuve, s'il prétend encore que c'eſt ſon ſecret, la queſtion ſera clairement décidée ſans ſon ſecours.

Voici des faits ſur leſquels nous arons des preuves.

Il en a été donné, dans l'année 1771, des inſtructions à un procureur de Londres, par M. de Caglioſtro, qui y réſidoit alors ſous le nom de *dom Joſeph Balſamo*, pour faire arrêter un homme, qui, à ce qu'il prétendoit, lui devoit une ſomme de 47 liv. ſterl. & au-delà, pour des deſſins qu'il lui avoit vendus. Il ſe déſigna, dans ſes inſtructions, comme peintre, & préſenta ſon débiteur comme un agent prétendu du roi de Maroc. On trouve, dans le compte qu'il rend de ſon affaire & de ſes liaiſons avec cet agent,

l'humble aveu qu'éprouvant les besoins les plus pressans, il avoit reçu de Benamore (c'est le nom de l'Africain qu'il fit arrêter) un à compte de deux guinées, qui furent remises par ce dernier à un interprete que dom Joseph employoit alors, & qui étoit allé demander de l'argent en son nom à son camarade d'aventure, le soi-disant agent de S. M. marocaine. Nous imprimerons ces instructions mot à mot, si M. le comte le desire: nous lui annonçons en même tems que non seulement nous pouvons prouver l'identité de la personne de dom Joseph, avec celle de Cagliostro (1), & la situation où il étoit

(1) Comme nous avons, dans ce moment-ci, sous les yeux les instructions de *don Joseph Balsamo de Cagliostro*, ainsi que les témoignages que nous lui promettons, nous devons lui observer que si nous avons dit ci-devant qu'il a porté le nom de *Balthymore*, c'est une prononciation vicieuse des personnes qui l'ont connu dans son premier voyage, qui a occasionné cette erreur. Cette personne, qui n'avoit eu avec lui que des rapports indirects, confondant *Balsamo & Benamore*, avoit broyé ensemble ces deux noms de guerre; & nous avons dit en effet qu'il s'étoit appellé *Balsamore* ou *Balthymore*; mais l'erreur est parfaitement réparée, & nous avons en main des preuves écrites & précises: nous en avons même d'assermentées par lui. Nous entrons nous-mêmes dans ces détails pour éviter à *don Joseph* la peine de s'étendre sur cette légere erreur.

alors, mais que nous prouverons cette identité par lui-même, & par vingt témoins qu'il ne récusera pas.

Ces instructions que nous parcourons, portent que dom Joseph Balsamo (aujourd'hui Cagliostro) arriva à Londres pour la premiere fois le 3 Août 1771. On y trouve l'adresse du logement où il est descendu d'abord, & le nom de quelques-unes des personnes qui nous ont aidé à vérifier que dom Joseph, le comte d'Acharat, Harat, Phœnix, marquis d'Anna, comte de Cagliostro, colonel au service d'Espagne, colonel du 3me régiment (1) de Brandebourg, sont la même personne. Dans ce premier voyage, dom Joseph a fait un séjour de près d'un an en Angleterre; des témoins dignes de foi trouveront qu'il a vécu dans la plus grande obscurité, & dans un état de détresse qui ne cadre gueres avec ses réclamations foudroyantes. Manquant du nécessaire le plus urgent, dénué de toute espece de ressources, excepté de celles de son pinceau, qui n'étoient pas fort

(1) Cette nouvelle promotion est tirée d'un document authentique, qui amusera autant les personnes qui cherchent la vérité, qu'il humiliera celles à qui il a voulu faire voir *la lumiere*.



productives : c'eſt dans les tabagies, & dans les réduits les plus obſcurs de Londres que nous avons apperçu les traces d'une vie infiniment plus humble alors, que ſes prétentions ne ſont élevées aujourd'hui ; mais nous ne lui refuſerons pas la juſtice de dire qu'il avoit alors un état dont il s'efforçoit de tirer parti ; & que, quoiqu'il vécût au ſein de la plus cruelle miſere, il faiſoit quelques efforts honorables pour la combattre, & envoyoit vendre ſes deſſins aux amateurs par madame la *comteſſe :* nous en avons des preuves. Nous ne prétendons pas dire que M. le *comte* vécût excluſivement du travail de ſes mains, & que la tête ne travaillât pas un peu ; mais il paroît que le travail des mains entroit alors pour quelque choſe dans ſes moyens de ſubſiſtance, & nous lui rendons avec empreſſement la juſtice de le publier.

Le procès de *dom Joſeph* contre *Benamore*, n'ayant pas tourné à ſa fantaiſie, & étant embarraſſé de prouver la juſtice de ſes réclamations contre l'agent marocain, il n'attendit pas un jugement dont il craignoit probablement l'effet rétroactif, & il ſe hâta de quitter l'Angleterre ſans être jugé : faute de pro-

duire des preuves quand les délais furent expirés, il fut donc débouté de sa demande & condamné aux dépens.

Une lacune de près de quatre ans se trouve ici pour nous dans les aventures de M. le *comte*. C'est pendant ce tems que l'on assure qu'il a fait entr'autres un voyage en Portugal, où l'on peut aisément s'informer de ce qui lui est arrivé.

Ne voulant parler que d'après des faits qui nous soient parfaitement connus, nous ne dirons rien de ce que nous avons oui débiter de ses aventures pendant cet intervalle. Ce ne sont que les contes absurdes, & les ridicules impostures que l'on a débités sur le sieur *de Cagliostro*, qui ont contribué à lui donner det partisans, & à lui faire une réputation factice, qu'il n'auroit sûrement pas usurpée, si tout le monde n'eût cherché que la vérité. Notre dessein n'est pas d'étayer cette réputation mensongere, en nous arrêtant aux absurdités qui se sont répandues sur son compte, & qu'il a peut-être fait répandre lui-même pour se créer une sorte d'importance en les détruisant. La mine est assez riche pour que nous n'ayons pas besoin de secours : nous ne chercherons donc pas

pas des vérités difficiles à établir ; nous en avons ſous les yeux. Exacts dans ce que nous dirons de cet étrange perſonnage ſur ce qui lui eſt arrivé en Angleterre, nous laiſſons aux perſonnes qui l'ont connu dans d'autres pays, le ſoin de faire le triage néceſſaire, & de colorier les parties du tableau que nous deſſinons, & où nous laiſſons des vuides à remplir.

C'eſt en 1776 que nous retrouvons *dom Joſeph Balſamo* en Angleterre, d'abord, à ce qu'il paroît, ſous le nom de *capitaine* (il n'étoit plus peintre,) enſuite ſous celui de *colonel Caglioſtro.* Ce ſont des procès d'un nouveau genre qui nous ont aidé à le retrouver. Ce ne ſera qu'en préſentant, ainſi que nous l'avons déja dit, ſes propres moyens, & ne donnant qu'une foible idée de ceux de ſes adverſaires, que nous en ferons le rapport au public avant de rendre compte du jugement *par lequel il a été obligé de reſtituer un collier de ſoixante-deux brillans & une boîte d'or*, dont cet homme,
„ qui n'a jamais reçu de préſens d'aucun
„ prince, qui eſt aſſez riche, aſſez grand
„ pour avoir dédaigné toute ſa vie les
„ bienfaits des ſouverains, pour avoir

„ constamment refusé des dons que le „ commun des hommes peut recevoir „ sans s'avilir, " prétendit qu'une dame Fry lui avoit fait présent. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que la prétendue faiseuse de présens est représentée par celui qui affirmoit qu'il les avoit reçus, & qui auroit bien voulu les garder, comme étant dans la plus grande misere. Le mal-aise peut spéculer à faux, & être trompé par des prestiges qui le séduisent; mais l'indigence ne fait pas ordinairement (1) de pareils dons. L'opinion du Juge qui ordonna la restitution du collier, paroît avoir été la même que la nôtre.

La partie adverse de M. le *colonel comte*, (la dame Fry) allégua, parmi plusieurs faits que nous ne rapporterons pas ici, que non-seulement elle n'avoit pas fait un pareil présent à M. de Cagliostro, mais qu'il avoit tiré d'elle, sous divers prétextes plus insidieux les uns que les autres, non-seulement le collier &

(1) Nous avons en main l'exposé remis par le sieur de Cagliostro à son avocat, dans lequel il avance qu'il a reçu ce présent de madame Fry, dont il dit avoir fait la fortune.... en la faisant jouer à coup sûr dans la loterie!!!

la boîte, mais des sommes considérables. Elle fit entendre plusieurs témoins, qui soutinrent à M. le *comte* qu'elle n'avoit acheté le collier de soixante-deux brillans que dans la croyance qu'il lui avoit inspirée que de petits diamans enfouis pendant un certain tems, s'amollissoient dans la terre, & qu'au moyen d'une poudre qui les consolidoit, ils en formoient de gros qui augmentoient de valeur au centuple. Il fut avancé par les mêmes témoins, que cette poudre, qui étoit rouge, servoit aussi à M. le *comte* à faire des transmutations. On a même osé dire, que soit au moyen d'un tube creux, mastiqué par le bout, & rempli de limaille d'argent, soit au moyen d'un creuset à deux fonds, ce moderne *rose-croix*, après avoir fait évaporer quelques onces de mercure, avoit eu l'air, en le remuant avec sa spatule, de le métamorphoser en argent. Ces témoignages sont bien forts; il en est beaucoup d'autres plus séveres que nous ne répétons pas, & le *grand Balsamo* n'a rien à leur opposer.

Il est vrai qu'il n'est nullement besoin d'y avoir recours pour démontrer que le sieur *de Cagliostro* s'étoit emparé singu-

tiérement de la confiance de la dame Fry ; ses moyens que nous avons sous les yeux dans son propre exposé, suffisoient non-seulement pour le faire condamner dans les tribunaux, mais ils suffisent pour le classer à jamais dans l'opinion des gens honnêtes, quand il auroit fait des miracles pour se régénérer ; nous ne disons pas pour préparer de nouvelles batteries, comme le croient les deux tiers des personnes qui l'ont connu.

Les moyens de défense de M. le *comte* sont mot à mot, „ qu'à force d'atten-„ tion, de travail, d'étude & de soin, „ il étoit parvenu à réduire en certitude „ les calculs astrologiques qu'il avoit faits „ sur le tirage des loteries, qu'au moyen „ de ces calculs, il pouvoit deviner les „ numéros qui sortoient *tel* ou *tel* jour ; „ qu'en conséquence il avoit fait gagner „ 2000 liv. sterling à la dame Fry, qui, „ par reconnoissance, lui avoit fait pré-„ sent, sur ses profits, du collier & de „ la boîte qu'elle redemandoit. " Tel est l'aveu du comte de Cagliostro ! Il finit son exposé par dire, „ que, quelque „ chimérique que paroisse sa proposi-„ tion, il hasardera quelle somme d'ar-„ gent on voudra, qu'il devine le pre-

„ mier numéro qui devroit ſortir de la „ roue de fortune l'année ſuivante. « Ce ſont là les moyens que cet honnête homme a fournis pour prouver que le collier lui appartenoit!!!

Un homme qui en feroit autant en Eſpagne, où M. le *comte* dit avoir eu un régiment, feroit peut-être condamné aux préſides ſur ſon expoſé ; en Allemagne, on le feroit probablement traîner la brouette ; & aujourd'hui, en Angleterre, par une loi qui a été faite depuis 1777, une pareille défenſe enverroit à coup ſûr à la chaîne celui qui s'aviſeroit de la faire.

Que les partiſans de M. *de Caglioſtro* accordent, s'ils le peuvent, ſes prétentions qu'il n'a jamais reçu de préſens, avec ſes aveux qu'il en a reçus, & qu'il en a reçus *de cette maniere !* Les preuves qu'il ſe trompoit en le diſant, & le jugement qui le condamne à la reſtitution du collier & de la boîte réclamée, & en tous les dépens du procès que lui intenta la dame Fry, exiſtent. Ce jugement eſt entre nos mains, & s'éleve non-ſeulement contre ſon orgueilleuſe déclaration qu'il eſt au deſſus des préſens des ſouverains, mais contre les

humbles prétentions qu'il avoit alors de prouver qu'on lui en avoit faits, & que le collier de soixante-deux brillans & une boîte d'or lui avoient été donnés pour madame la *comtesse*. Toute l'Europe peut se convaincre de la vérité de ce que nous avançons. Quoique le sieur Howarth, qui a prononcé le jugement contre le sieur *Cagliostro*, comme arbitre nommé par la cour, n'existe plus, nous avons en main la sentence d'arbitrage de la dame Fry; ses témoins, son procureur sont pleins de vie, & nous sommes en état d'empêcher le sieur *de Cagliostro* de dénaturer aucun des faits que nous avons avancés.

Nos lecteurs nous passeront bien la mauvaise plaisanterie que nous avons faite au sieur de Cagliostro, en disant *qu'il avoit rendu le collier de brillans avec dédain*. Nous n'avons pas cru devoir lui laisser soupçonner, avant d'être nantis de toutes les preuves nécessaires, que nous savions où les trouver; mais actuellement que nous les avons *en main*, il convient, pour l'information du public, ainsi que pour lui & pour nous, que nous soyions parfaitement exacts.

Lettre du comte de Cagliostro au sieur Morande, rédacteur du courier de l'Europe, du 3 septembre 1786.

Je ne connois pas assez, monsieur, les finesses de la langue françoise pour vous faire tous les complimens que méritent les excellentes plaisanteries contenues dans les Nos. 16, 17 & 18, du courier de l'Europe; mais comme tous ceux qui m'en ont parlé, m'ont assuré qu'elles réunissoient la grace à la finesse, & la décence du ton à l'élégance du style, j'ai jugé que vous étiez un homme de bonne compagnie; & à ce titre, j'ai conçu le plus vif desir de faire connoissance avec vous. Cependant, comme les méchans s'étoient permis de débiter sur votre compte de *très-vilaines histoires*, j'ai cru devoir les éclaircir avant de me livrer tout-à-fait à l'inclination que je ressens pour vous. J'ai vu avec bien de satisfaction, que tout ce que l'on avoit dit à votre sujet, étoit pure médisance; que vous n'étiez point du nombre de ces calomniateurs périodiques qui vendent leur plume au plus offrant, & font payer jusqu'à leur silence; & qu'enfin les propositions secrettes que vous m'aviez fait

faire par votre digne ami Mr... , m'avoient effarouché mal-à-propos, étant tout aussi naturel de demander de l'or à un Adepte, que de puiser de l'eau dans la Tamise.

De toutes les *bonnes histoires* que vous faites sur mon compte, la meilleure, sans contredit, est celle du cochon engraissé d'arsenic, qui empoisonna les lions, les tigres & les léopards des *forêts* de Médine. Je vais, monsieur le railleur, vous mettre à portée de plaisanter en connoissance de cause. En fait de physique & de chymie, les raisonnemens prouvent peu de chose, le persiflage ne prouve rien, l'expérience est tout. Permettez-moi donc de vous proposer une petite expérience, dont l'événement divertira le public, soit à vos dépens, soit aux miens. Je vous invite à déjeûner pour le 9 novembre prochain, à neuf heures du matin; vous fournirez le vin & tous les accessoires; moi, je fournirai seulement un plat de ma façon: ce sera un petit cochon de lait, engraissé selon ma méthode. Deux heures avant le déjeûner, je vous le présenterai en vie, bien gras & bien portant. Vous vous chargerez de le faire tuer, & de le faire apprêter,

prêter, & je n'en approcherai plus jusqu'au moment où on le servira sur table: vous le couperez vous-même en quatre parties égales; vous choisirez celle qui flattera le plus votre appétit, & vous me servirez celle que vous jugerez à propos. Le lendemain de ce déjeûner, il sera arrivé de quatre choses l'une; ou nous serons morts tous les deux, ou nous ne serons morts ni l'un ni l'autre, ou je serai mort & vous ne le serez pas, ou vous le serez & je ne le serai pas. Sur ces quatre chances, je vous en donne trois, & je parie 5000 guinées que le lendemain du déjeûner vous serez mort, & que je me porterai bien. Vous conviendrez que l'on ne sauroit être plus beau jouer, & qu'il faut nécessairement ou que vous acceptiez le pari, ou que vous conveniez que vous êtes un ignorant, & que vous avez *sottement & platement* plaisanté sur un fait qui n'étoit pas de votre compétence.

Si vous acceptez le pari, je dépose incontinent les 5000 guinées chez le banquier qu'il vous plaira choisir; vous voudrez bien en faire autant dans la quinzaine, pendant lequel tems il vous sera loisible de mettre vos croupiers & vos souteneurs à contribution.

Quelque parti que vous preniez, je me flatte que vous voudrez bien inférer ma lettre dans votre premier numéro, & l'ajouter par *post-scriptum* (1), à la critique charmante, quoiqu'un peu tardive, dont vous voulez bien honorer ma mémoire.

Je suis, monsieur, avec les sentimens qu'éprouvent universellement tous ceux qui ont le bonheur d'avoir des relations avec vous, votre, &c.

Réponse de M. Morande à Joseph Balsamo, soi-disant comte de Cagliostro, colonel au service de toutes les puissances de l'Europe.

Je ne serai ni assez hardi, ni assez injuste pour vous refuser la qualité d'empoisonneur; je pense avec beaucoup d'au-

---

(1) M. le comte de Cagliostro est servi à son gré: sa lettre est imprimée *mot à mot*; on n'a pas même omis les *italiques*, ni l'imposture étoilée qui s'y trouve. Il permettra seulement qu'on lui observe qu'il n'y a pas un petit mot dans cette lettre *sur le collier qu'il a été obligé de rendre*, ni *sur les changemens de noms, &c. &c. &c.* Il y a plus, *il ne nie pas* [il n'oseroit le faire] *l'anecdote de son nourrisson de Médine, que nous avons donnée.*

tres, sans doute, que vous la méritez, à juste titre, depuis long-tems; mais, ce qu'on ignoroit encore, c'est que vous osassiez en faire un aveu aussi public. Pour répondre convenablement à *vos plates* facéties, *qui ne répondent pas à ce que je vous ai dit;* pour, sur-tout, égayer le public, que je demande pour juge entre nous, je vous dirai d'abord, que j'accepte votre pari, aux conditions, cependant, & avec les restrictions que l'on trouvera plus bas. Cela posé, il m'est permis, je le pense, de répondre à quelques articles de votre cartel.

La décence de mon ton, l'élégance de mon style ont eu le bonheur de vous plaire, j'en suis surpris. Ni vous, ni vos alentours, ne pouvez être juges compétens en fait de décence : quant à l'élégance du style, vous devez y tenir; c'est à celle de la plume, qui a dirigé vos fables, que vous avez dû quelque intérêt. Sans cette magie, n'eût-on pas haussé les épaules ? Quant à moi, n'ayant que des faits dont j'ai en main toutes les preuves, je n'ai qu'à les donner à mes lecteurs, sans élégance, & vous dire que, de quelque impudence que vous soyez doué, je vous défie formellement

de les récuser. Je vous offre même, *sans croupiers & sans souteneurs*, de faire un second pari de cinq mille guinées, que je vous démasquerai.

Mais, COMTE, je n'irai pas chez vous; je n'y déjeûnerai pas; je ne suis pas assez abject pour être votre *partner*, & ne veux pas vous le laisser croire une minute.

1°. Vous convenez d'ailleurs qu'une pareille scene ne doit, ni ne peut se passer à huis-clos, ni chez vous; l'on pourroit vous soupçonner de manœuvres honteuses, en cas d'accident; c'est ce que votre conseil n'a pas prévu.

Comme aucune taverne ou cabaret ne peut être non plus le théatre d'exploits aussi infames que ceux que vous me proposez, il faut en revenir aux tréteaux, & digne éleve de *Locusta*, choisir dans Londres une place publique pour y faire briller vos rares talens. C'est la premiere condition.

2°. Ne voulant, ni ne devant m'avilir au point de m'assimiler à un *Cagliostro*, il faudra que vous choisissiez, pour commensal, tel animal *carnivore* que vous desirerez; *je parierai pour lui.* Vous déjeûnerez avec le camarade que vous aurez

choisi *coram populo*. Telle eſt ma ſeconde condition.

Quant au pari de 5000 guinées que vous offrez, je répete que je ne refuſe pas, mais, comme avec vous le doute eſt de droit, je ne me donnerai la peine de vous répondre, que quand MM. B... & D... de qui vous avez voulu emprunter ſur votre montre & vos diamans, depuis que vous êtes à Londres, m'auront fait ſavoir qu'ils ont 5000 guinées *à vous* entre leurs mains : vous ririez trop, ſi, ſur votre ſimple fanfaronade, je me mettois en devoir de les chercher.

Annoncez-moi donc que vos tréteaux ſont prêts; choiſiſſez l'animal qui doit figurer avec vous, que votre argent ſoit dépoſé chez MM. B... & C...; vous n'aurez pas à vous plaindre que je vous fais éprouver aucun retard.

Ce ſtyle vous paroîtra peu élégant, mais il eſt clair : dans tout ce que je publierai ſur vous, vous me trouverez toujours le même.

Comme vous ne m'avez pas écrit, ſans en faire part à votre conſeil; que huit jours ont été employés à arrondir toutes les périodes de votre lettre *martelée*, dans le très-petit comité des *Caglioſ-*

triens (1) qui se trouvent à Londres ; que vous avez jugé à propos, au-lieu de répondre à des *faits*, d'imaginer une petite récrimination calomnieuse, & d'insinuer que j'aurois vendu mon silence, si vous aviez voulu le payer, ce qui est la plus atroce de toutes les faussetés ; que vous ajoutez qu'il est tout aussi naturel de demander de l'or à un Adepte, que de puiser l'eau dans la Tamise ; qu'enfin votre conseil ou vous, avez trouvé que je vous ai attaqué *sottement & platement* ; pour réponse, je ferai les questions suivantes à votre conseil :

---

(1) Nous nous garderons bien d'appeller Cagliostriens cinq à six personnes qui, avant de connoître les traits honteux de la vie du *très-adepte comte*, ont eu la curiosité de le voir. Quand M. Cr..f...d, M. du T.... le lord Wm G.... M. le Mi . re, M. A....fis, & trois ou quatre autres personnes chez qui il s'est présenté, sauront à qui ils ont eu affaire, & qu'ils ont eu à leurs tables un homme qui est en Angleterre pour la troisieme fois, sous un troisieme nom, ils feront ce qui a déja été fait par d'autres personnes, qui, sur les preuves qui leur ont été administrées de sa conduite à Londres dans ses deux premiers voyages, ont fini par lui fermer leurs portes, de peur que ce moderne *adepte*, au lieu de faire & de donner de l'or, ne finît par leur en emprunter : mais s'il fait des dupes en Angleterre, ce sera leur faute. On trouvera dans notre feuille de quoi se garantir de ses ruses.

Quel eſt le plus *ſot* & le plus *plat*, de celui qui n'eſt pas dupe d'un fourbe impudent, & le démaſque ſans le craindre, ou de celui qui croit les contes abſurdes d'un vil charlatant ; qui le ſoutient, qui le défend, s'oublie même au point de prêter ſa plume, & de donner ſon approbation à l'invitation publique d'empoiſonner un homme, & garantir la ſûreté de l'aſſaſſinat par un pari de 5000 guinées ? J'attends ce que le public prononcera ; & ſuis, ô TRÈS-ADEPTE COMTE ! avec les ſentimens qui vous ſont dûs, & qui ne varieront plus, quand on vous connoîtra. Votre, &c.

P. S. Je répondrois aujourd'hui plus particuliérement aux injures de votre lettre ſi je ne craignois de fatiguer le public. Quelque charmé que l'on ſoit de voir l'impoſture dévoilée, on ſe laſſe de lire ; & je ne veux pas épuiſer la patience de mes lecteurs.

Le parti tranchant que le rédacteur a pris de démaſquer le ſieur de Cagliostro, *par des faits*, demande une explication, & il doit la donner au public.

On a pu preſſentir, dès la premiere fois qu'il a parlé de ce charlatan, qu'il avoit des raiſons de le faire, & il eſt

obligé d'en rendre compte, en assurant qu'il ne négligera pas de donner toutes les preuves de ce qu'il a avancé : une digression d'un moment devient nécessaire, & il commencera par-là.

Le hasard ayant fait qu'une personne envoyée à Londres, au mois de septembre de l'année derniere, pour prendre des informations sur la maniere dont le collier des sieurs Bohmer & Bassanges avoit été dépecé & vendu, fut adressée au rédacteur ; il s'empressa de donner à cet homme honnête la connoissance des personnes qui pouvoient lui être utiles dans ses recherches. Flatté de pouvoir aider un homme des plus intéressans à découvrir la vérité, il fit publiquement les démarches nécessaires pour y parvenir, & trouva le moyen d'indiquer quelques-unes des traces qui ont servi à fournir les preuves consignées au procès. Ces preuves ont été obtenues de maniere qu'elles ne peuvent que faire honneur à tous ceux qui ont contribué à les recueillir.

Il n'étoit pas possible au rédacteur, en s'occupant de ces recherches, de ne pas prêter l'oreille à tout ce qu'il entendoit sur le compte de quelques-uns des

des accuſés. Il entendit dire qu'un prétendu colonel Caglioſtro, qui avoit eu de vilaines affaires, & dont il ne ſe rappelloit que très-imparfaitement les avantures, *vu qu'il avoit vécu dans cette capitale, dans la plus grande obſcurité*, étoit le même qui ſe faiſoit appeller LE COMTE DE GAGLIOSTRO, & qui étoit alors à la Baſtille.

Il crut devoir à l'homme eſtimable qui lui avoit été adreſſé, & qui eſt retourné en France, de lui communiquer ce qu'il avoit entendu dire, le priant de vérifier ſi le COMTE priſonnier, & le prétendu colonel de Londres, étoit la même perſonne.

Sur la réponſe qu'il reçut de ſon ami, que c'étoit bien le même homme, mais que les choſes lui avoient été repréſentées bien différemment, le rédacteur répliqua (& cela plus de trois mois avant la levée des décrets) *que le ſieur Caglioſtro étoit un homme à ne pas voir; & que ſûrement M*** ne l'auroit jamais vu, s'il l'avois connu.* Il offrit dès-lors des preuves, mais la perſonne à qui il les offrit ne paroiſſant pas les deſirer, il s'en tint là. Voyant même qu'elle avoit quelque bienveillance pour le COMTE, il ne voulut

pas aller plus loin, & probablement n'auroit pas fait un pas de plus, si l'excessive impudence du plus effronté charlatan qui ait jamais existé, ne l'eût décidé à le démasquer.

Le souscripteurs du courier de l'Europe peuvent se rappeller qu'à une époque qui n'est pas encore bien éloignée, (le moment où la *Cagliostrade* parut) le rédacteur fut lui-même la dupe d'un bruit populaire qui a été un moment en faveur à Paris, jusques dans la bonne compagnie. Un des hommes les plus respectables qu'il connoisse, de l'opinion duquel il fait le plus grand cas, lui ayant écrit, dans le premier moment de la sensation que fit le roman du sieur Cagliostro, que l'on soupçonnoit que cet objet de la faveur momentanée du public descendoit des souverains de Trébisonde, il imprima dans le courier, presque mot à mot, le paragraphe de cette lettre, sans toutefois y ajouter aucune réflexion, ni témoigner sa surprise sur le peu de rapport qui paroissoit exister entre cette origine & les propos qu'on avoit tenus. Il eût été possible au descendant d'une maison souveraine, *sans souveraineté*, d'avoir été mis en

prifon à Londres : l'on a vu mourir à *Newgate* un homme qui a réellement porté la couronne un moment (1). Il eût été également poffible à un PRINCE élevé en Arabie, d'avoir des fentimens *un peu Arabes*. Ainfi, il hazarda cette fable. Ce n'eft pas la premiere fois que le rédacteur d'une fueille publique a été trompé.

Quelque tems après avoir inféré ce paragraphe, le rédacteur, beaucoup mieux informé de ce qu'étoit *le prétendu comte*, regretta de l'avoir admis, mais il eût été ridicule de revenir fur fes pas ; il fe contenta de fe taire : il n'a rompu le filence que quand le fieur de Caglioftro lui en a impofé la néceffité, comme rédacteur d'une feuille publique, en renouvellant fes ridicules prétentions à une célébrité qu'il n'a jamais méritée, & commençant lui-même à outrager ceux qui ne croyoient pas A SES IMPOSTURES.

Curieux de voir cet homme qui avoit fait tant de bruit, le rédacteur, peu de jours après fon arrivée, fe rendit dans une maifon où il avoit été adref-

---

(1) Théodore, roi de Corfe.

ſé, & où il le rencontra. Le ton & la maniere groſſiérement familiere avec laquelle M. de Caglioſtro (1) s'aviſa d'entrer dans l'appartement, ne l'ayant pas prévenu en ſa faveur, il trouva tout ſimple de lui parler à-peu-près auſſi librement que M. le comte s'étoit préſenté, & il ſe permit d'avoir avec lui une converſation que les ſouſcripteurs du courier de l'Eupe *ont droit d'entendre ;* elle ſervira de clef à ce qui a pu paroître extraordinaire dans les démarches qu'a faites le rédacteur depuis ce tems, pour vérifier ce qui a rapport à M. le COMTE. La converſation qu'ils ont eue enſemble a eu lieu en préſence d'un témoin digne de foi : puiſqu'il aime les dialogues, & qu'il en met par-tout, voici à-peu-près mot à mot celui dont il s'agit, qui a eu lieu entre eux.

Le R. Vous apprendrez, M. le comte, par quelques-uns de vos compatriotes qui vous viſitent, que je leur ai démandé qui vous étiez ? Ils m'ont fait beaucoup de détails ſur vos deux voyages en Angleterre.

---

(1) Le chapeau ſur la tête, ſans ſaluer perſonne.

Le C. Moi, monfieur ! je n'ai été qu'une fois en Angleterre !

Le R. Pardonnez-moi, monfieur, vous y avez été deux, & les mêmes perfonnes qui vous y ont vu fous le nom de *Balthymore* (1), vous ont connu fous celui de *Caglioftro*. M. P.... & fa femme ont eu l'honneur de vous recevoir fréquemment à leur table dans votre premier voyage. Vous vous êtes brouillé avec eux dans le fecond ; mais ils ne vous y ont pas moins vu pendant plufieurs mois.

Le C. P...... Il eft un..... (le *R......* ne répete pas les calomnies, ni les injures de M. le C....)

Le R. Non, monfieur, vous vous trompez ; *P......* eft un honnête homme : d'ailleurs, il n'eft pas le feul qui vous a vu deux fois à Londres.

Le C. Quand j'aurois été vingt fois en Angleterre, ai-je fait du mal à perfonne ?

---

(1) J'ai dit ailleurs la raifon qui a fait qu'au lieu de *Balfamo*, j'ai appellé le fieur de Caglioftro *Balthymore :* c'eft cette erreur qui fans doute lui a fait croire un moment que l'on avoit perdu fes traces.

Le R. On a dit qu'oui, M. *le comte* ; mais on a pu ſe tromper. On a parlé de procès que vous aviez eus, qui ont fait beaucoup de bruit dans le tems. On cite l'hiſtoire d'un collier, pour laquelle vous avez été arrêté, & que vous avez rendu à la perſonne qui le réclamoit.

Le C. Je me ſoucie fort peu de tout ce que l'on peut dire de moi; LE COMTE DE CAGLIOSTRO eſt connu dans toute l'Europe.

Le R. Si l'on croyoit tout ce qui ſe débite, vous le ſeriez mieux à Londres que par-tout ailleurs.

Le C. Je pourſuivrai tous les gens qui parleront de moi ; je connois les loix du pays, & ſi *P.....* a parlé, je lui ferai un procès.

Le R. Il eſt en Irlande dans ce moment-ci ; mais puiſque je l'ai expoſé à votre reſſentiment, en diſant qu'il vous a connu, je le défendrai ſi vous l'attaquez.

Ici M le COMTE fit une pauſe terrible ; ſon œil s'aggrandit, s'alluma, & ſa prunelle ſe perdit dans ſon orbite : puis la ramenant d'un air furieux ſur la perſonne qui étoit préſente, il lui demanda ſi elle ſouffriroit qu'on l'inſultât chez elle ? Sa voix *aigre-forte* s'éleva

de nouveau, en disant *que ma fa, tout ce que l'on peut dire, je me moque de mes ennemis.* Il ajouta que c'étoit pour faire du mal à M. le C. de R. que l'on avoit fait toutes ces enquêtes, &c.

Le rédacteur lui observa que M. le C... de R... ne l'ayant point accompagné dans ses voyages en Angleterre, il n'étoit pas possible que cela lui fît personnellement le moindre tort. Il lui dit de plus, piqué de voir les airs d'importance qu'il prétendoit se donner, qu'il avoit eu communication des pieces du procès qu'il avoit eu à Londres, dont M. le C. de R. n'avoit sûrement pas été instruit; *que peut-être, s'il les avoit connues, il n'auroit jamais eu l'honneur de connoître sa personne.* A cette replique fort claire, le COMTE se tut, & attendit que le rédacteur fût sorti, pour faire observer à la personne présente, que c'étoit elle qui étoit insultée, puisque la scene se passoit dans sa maison, & qu'un homme comme le *rédacteur* ne pouvoit pas offenser LE COMTE DE CAGLIOSTRO.

Les choses sont restées dans cet état pendant plus de deux mois; un officier des gardes du corps, actuellement en

France ; un ancien mousquetaire, très-connu & très-estimé, qui est aujourd'hui à Paris ; un capitaine de dragons, qui probablement est également dans cette capitale, peuvent rendre au rédacteur la justice de se déclarer aux personnes qu'ils auront l'occasion de voir, qu'on lui a proposé d'insérer dans le *courier de l'Europe* une réponse aux faits *apocryphes*, on peut mieux dire, *faux*, consignés dans le dernier mémoire du COMTE, & qu'il a prié la personne qui le lui a demandé, de l'en dispenser. Il auroit persévéré dans la même résolution, si l'esclande faite par le sieur de Cagliostro à l'hôtel de France, ne lui avoit fait partager l'indignation que tout le monde éprouva à cette occasion. Il en rendit compte le lendemain dans le courier, & le fit avec infiniment plus de ménagement que n'en méritoit le prétendu prince de *Trébisonde*, *né en Sicile* (1), s'il n'a pas fait un parjure dans les tribunaux où il a été cité en Angleterre.

Une réponse outrageante pour le rédacteur,

---

(1) Nous donnerons cette preuve, ainsi que toutes celles que nous avons promises.

daƈeur, ayant paru le lendemain dans une feuille angloiſe, il ne crut pas devoir garder plus long-tems un ſilence injuſte envers les perſonnes attaquées par M. de Cagliostro, & coupable envers le public, à qui il doit montrer quel eſt l'homme en faveur de qui on a capté ſes ſuffrages.

Le rédaƈeur ne ſe fait pas illuſion, & il ſait parfaitement que pluſieurs perſonnes, qui pendant long-tems ont été dans l'erreur, verront avec peine qu'elles ont été obligées d'en ſortir; mais des ſentimens particuliers doivent être ſacrifiés à l'intérêt public. Comme il a avancé des faits & qu'il en a les preuves en main, il croit devoir à ſes leƈeurs de leur démontrer clairement & évidemment que toutes les perſonnes qui ont regardé le comte DE CAGLIOSTRO, non ſeulement comme un grand homme, mais comme un homme qui a droit à leur bienveillance, ont été trompées. Le moment du preſtige eſt paſſé. Il n'y a plus de voile ſur *le fils infortuné de la nature*; celui dont il s'eſt enveloppé depuis ſi long-tems eſt déchiré ſans retour. Le rédaƈeur croit ne rien haſarder en affirmant qu'il finira par perſuader

tout le monde, & qu'on lui ſaura gré du ſervice qu'il aura rendu. Ce qui a été avancé eſt clair & précis. 'Ceſt à M. le comte à démontrer, *s'il le peut*, qui de lui ou du rédacteur du courier de l'Europe, a trompé le public.



SUITE de ma correſpondance avec M. le comte DE CAGLIOSTRO.

QUOI ! mon cher comte, c'eſt vis-à-vis de moi !.... c'eſt vis-à-vis de votre ami que vous employez l'artifice ! Ni mon attachement à votre perſonne, ni mon zele pour vos intérêts, n'ont pu me rendre digne de votre confiance ! Il faut enfin que j'apprenne, par la voie publique, ce que je ne devois entendre que de votre bouche ! Ah ! mon cher comte ! combien je devrois être irrité contre vous, ſi le reſſentiment pouvoit exiſter dans un cœur qui vous eſt dévoué ! J'avois pris la plume pour me plaindre ; mais j'oublie vos torts, pour ne m'occuper qu'à réparer vos imprudences. Pourquoi ne m'avez-vous pas confié les ſecrets de votre ame ? Quel eſt l'homme aſſez ſage & aſſez pur, pour n'avoir jamais eu de reproches à ſe faire ? Que ne m'avez-vous inſtruit ? J'aurois remédié à tout. J'euſſe fait des démarches auprès du commiſſaire *Fontaine*, pour l'engager au ſilence, & à laiſſer dans l'oubli le *Doſſier*

de vos fredaines ; & le comte de Cagliostro joueroit encore un rôle intéressant sur la scene du monde. Mais au lieu de vous confier à vos amis, au lieu de suivre leurs conseils, vous allez vous compromettre à Londres avec un rédacteur, pour lui refuser un salut de chapeau ! Où avez-vous donc pris ce ton, d'entrer dans un cercle le chapeau sur la tête ? comte, y pensez-vous ? Il n'y a que sur les tréteaux, ou parmi les Quakers, que ce ton libre puisse figurer. Je ne puis m'empêcher aussi de vous dire, que vos deux lettres au sieur Morande, sont d'un style peu satisfaisant pour notre société. Quoi ! ce Morande vous confere les titres de frippon, d'imposteur & d'escroc ! il vous cite des vols, des mensonges & des impudences, & vous répondez à des apostrophes si humiliantes, par une invitation *à déjeûner* avec un cochon *arsénisé ?* En vérité, mon cher comte, ce n'est pas là répondre, & je crains bien que Morande, sans le secours du *nourrisson de Médine*, ne finisse par empoisonner vos jours. Pourquoi avez-vous débité toutes ces absurdités ? Espériez-vous qu'elles feroient prendre le change ? Vos spéculations à cet égard ont bien peu réussi !

On s'est rappellé un aventurier, qui a forgé de pareils contes à Paris, dans l'année 1772. On a été aux informations, & je vous en envoie le résultat. Il vous sera difficile de vous justifier, car toutes les pieces sont authentiques. (1) Ce sont tout simplement des mémoires signés par vous, & dont la signature, confrontée par experts, se trouve parfaitement semblable aux lettres que vous avez écrites signé pendant votre dernier séjour en France. Voici votre histoire telle qu'on la publie, & à laquelle je vous conseille d'inventer une réponse.

En 1772, Balzamo & sa femme ont quitté l'Angleterre pour venir en France, & dans l'intention de se rendre à Paris. Le paquebot qui les a passés le 15 septembre 1772, leur a procuré la connoissance du sieur Duplessis, intendant du marquis de P...., qui revenoit en France,

---

(1) La police a eu la curiosité de confronter les signatures que vous avez mises au bas des deux pieces d'éloquence que vous avez présentées à M. de Sartine, pour demander la détention de votre chere comtesse, ensuite son élargissement, avec vos signatures à Paris, en 1785 & 1786; & les experts employés à cette vérification n'ont pas hésité de dire que c'étoit la même écriture.

après avoir été en Angleterre, pour y conférer avec le susdit marquis. Les François sont galans; la petite comtesse, autrement madame Balzamo, étoit aimable & jolie. L'amour fit bientôt des progrès dans le cœur du sieur D....., & lui fit concevoir le projet de cimenter cette connoissance, en venant au secours du mari & de la femme, dont la détresse étoit si grande, qu'ils ne pouvoient se rendre à Paris sans consulter la bourse d'un ami. Balzamo se disoit peintre & dessinateur; D.... promit sa protection, & offrit sa bourse pour les frais du voyage, à condition cependant que M. le comte courroit à franc-étrier, tandis que sa chere moitié partageroit la chaise du sieur D..... L'offre fut acceptée avec reconnoissance. On part; Balzamo enfourche un bidet; & tandis qu'il broche des éperons, je vous laisse à juger, si dans la chaise on s'occupoit des fesses de M. le comte! On arrive à Paris le 18 du même mois. Le sieur D....., toujours plus épris de la Senora-Feliciani, retire le mari & la femme chez lui, (1) pendant plus de

---

(1) Chez lui! c'est-à-dire, à l'hôtel du marquis de P.... où il demeuroit.



trois mois. La passion cependant se refroidit, (car il est un terme à tout) & il finit par expulser M. & madame Balzamo, en retenant le peu d'effets (2)

---

(1) Voici un état extrait du mémoire du sieur Duplessis qui donne des détails satisfaisans sur les dépenses de M. le comte, pendant son séjour chez le sieur D....... Ce tableau offrira une juste idée de la magnificence de ces augustes voyageurs. Vous noterez que tous les créanciers désignés ci-dessous attendent encore leur payement, qui doit leur être délivré [d'après le dire de M. le comte] du moment qu'il aura reçu des lettres de son pere. Il me paroît que le papa n'écrit pas souvent !

A la marchandes de modes, . .	278 liv.	0 f.
Le mémoire de M. le comte a foibli pour cet article, au point de ne se rappeller que d'une dette de 33 liv. pour un manchon d'homme & une garniture de pelisse.		
Au coëffeur, ...	66 liv.	0 f.
A la couturiere, ...	34	5
Au maître de danse, ...	200	
Au marchand de vin, ...	9	
A la blanchisseuse de bas de soie,	6	
Au domestique du sieur D...... .	36	
Total	629 liv.	5 f.

Voilà donc les dépenses de M. le comte depuis le 18 septembre jusqu'au 26 décembre ! 629 liv. 5 f. pour trois mois & plus ! Il me paroît qu'à cette époque monsieur le comte ne dépensoit pas 100,000 liv. par an, & n'avoit pas sur-tout une année de ses revenus devant lui !

qu'ils possédoient. Cette catastrophe arriva le 26 décembre 1772, à huit heures du soir.

Dans un état aussi triste, que devenir? Balzamo prit le même parti que Jeannot. Accompagné de sa femme, il fut porter plainte devant le commissaire Fontaine, le 2 janvier 1773, (1) des procédés du

---

Dans cet apperçu deux objets de luxe me frappent principalement; c'est le coëffeur & M. Lyon, maître à danser. A eux seuls ils absorbent presque la moitié de la dette. Pour le coëffeur, Balzamo en auroit pu trouver à bien meilleur compte. A l'égard du maître à danser, comme il lui apprenoit aussi la maniere de payer ses dettes en sauts & en gambades, ces leçons ne pouvoient être trop bien payées. Ce maître à danser peut fournir un exemple de l'usage que M. le comte a fait de cette monnoie.

(1) Nous devons à la justification du sieur D..... le récit de l'anecdote suivante.

M. Lyon, maître de danse de M. le comte, voulut donner un bal à ses écoliers le lundi 21 décembre 1772; M. & Mde Balzamo vouloient y figurer en grands seigneurs. Il ne manquoit qu'un habit de représentation; mais M. le comte leva bientôt cette difficulté, en envoyant chercher, chez trois fripiers, les trois plus brillans habits qui décorassent leurs boutiques. Il remit ces messieurs au lendemain, sous prétexte qu'il n'étoit pas encore décidé sur le choix. Ces fripiers, qui ne vouloient point que l'on fît usage de ces habits avant qu'ils fussent soldés, eurent

sieur

ſieur D..... Ce dernier n'avoit d'autre but que de ſe débarraſſer du mari. Sa paſſion, quoique affoiblie, ſubſiſtoit encore aſſez pour vouloir ſe charger de la femme; mais le mari étoit devenu inſupportable. C'eſt un être ſi embarraſſant qu'un mari!...

ſoin de mettre à la boutonniere de chacun de ces habits une eſpece de cachet; mais cette ruſe n'en impoſa point à M. le comte; car décorant d'un ruban bleu l'habit qui lui avoit paru le plus brillant, il ſe préſenta au bal dans l'appareil le plus impoſant & le plus magnifique. M. Lyon, flatté de la préſence d'un perſonnage qui alloit donner autant de luſtre à ſon bal, s'approcha reſpectueuſement de lui, pour le complimenter ſur ſon bon goût & ſa parure. Balzamo lui répondit: » J'ai des habits bien plus riches; mais » comme la croix de l'ordre dont je ſuis décoré y » eſt brodée en plein, je n'ai pas voulu les met- » tre, afin de conſerver l'*incognito* juſqu'à ce que » j'aie reçu des nouvelles ſatisfaiſantes de mon » pere, qui me mettent dans le cas de monter ma » maiſon ſur le pied qui convient à mon rang & » à ma naiſſance. « Les fripiers revinrent le lendemain. On reconnut l'habit qui avoit figuré au bal. Sur cet incident, il s'éleva une querelle qui finit par faire rumeur dans tout le quartier. Madame la marquiſe de P.... indignée que des gens ſans aveu, qu'elle ne gardoit chez elle qu'en conſidération du ſieur D...... fuſſent les auteurs d'un pareil ſcandale, leur fit donner ordre de ſortir de ſon hôtel. Ce ne fut cependant que le 26 décembre 1772, que les volontés de madame la marquiſe de P..... furent exécutées.

& un mari tel que Balzamo ! Ce pauvre homme s'exprimoit si mal en françois, que le commissaire Fontaine ne pouvant le comprendre, fut obligé d'appeller un Italien, pour se faire expliquer le sujet de sa plainte.

Il eût été plus généreux au sieur D..... de rendre les effets à ce couple balzamique. On verra, par la suite, & d'après l'aveu même de la Senora-Feliciani, que le sieur D..... avoit été remboursé de ses frais, par quelques tendres à comptes que l'amour lui avoit procurés. Ces malheureux époux après *l'éconduite* de D....., furent se loger dans une chambre garnie du quartier Saint-Eustache. On veut bien honorer le galetas qui les reçut, du titre de chambre garnie. Ici la scene change, & devient presque tragique.

Le lendemain, d'après la plainte portée chez le commissaire Fontaine, il se présente chez ce même commissaire un homme dans un état de fureur qui approchoit du délire. C'étoit Balzamo. Sa femme avoit disparu. La colere animoit tous les traits de M. le comte. Sa femme enlevée ! sa femme infidelle ! D..... étoit, disoit-il, l'auteur de ce rapt ; il dénonçoit D...... comme le coupable. M. le

comte ne se trompoit peut-être pas ; mais il ne peut nier, du moins, que sa femme s'étoit prêtée à cette disparution. Voilà l'inconvénient de courir à franc-étrier devant la chaise de sa femme ! Tandis que le mari est tout au plus au galop, l'amour va ventre-à-terre. Balzamo porta donc une nouvelle plainte si vive & si amere, que M. de Sartine, alors lieutenant de police, donna les ordres les plus précis, pour arrêter la Senora-Feliciani, par-tout où l'on pourroit la découvrir. Le sieur D..... reçut des ordres pour se rendre sur-le-champ chez le commissaire Fontaine. Il y fut interrogé, & soutint qu'il n'étoit pas l'auteur de cet enlevement ; il certifia même qu'il ignoroit les lieux qui receloient la femme Balzamo.

Un mois se perdit en vaines perquisitions. Les secrets de l'amour sont au moins aussi puissans que ceux de M. le comte ; & tandis que ce dernier veut mettre l'Océan en feu, le premier couvre d'un voile épais ceux qui encensent ses autels. Balzamo voyoit avec impatience le tems s'écouler en recherches inutiles. Chaque jour il rendoit une visite au commissaire Fontaine. Ses conférences avec lui devenant fréquentes, il

eut occaſion de lui faire part de ſes ſecrets merveilleux, qu'il diſoit contenus dans un livre précieux, qui faiſoit partie des effets que le ſieur D... lui tenoit.

„ Il lui parla d'une préparation de „ coton pour la fabrication d'étoffes auſſi „ belles que la ſoie.

„ Il l'aſſura qu'il avoit le ſecret de „ faire, avec le chanvre le plus com- „ mun, un fil auſſi beau & auſſi parfait „ que celui de Malines.

C'eſt peut-être avec ce fil dont il a eu ſoin d'embrouiller l'écheveau, qu'il ſe flattoit de former le nœud de ſes intrigues. Mais quelque ſerré que ſoit ce nœud, M. le comte, le fil de votre hiſtoire ſera débrouillé.

„ Il ſe vantoit auſſi de poſſéder l'art „ de rendre le marbre malléable, au „ point d'être modelé comme la terre, „ & de le réintégrer dans ſon premier „ état.

Le ſieur D.... poſſédoit le même ſecret pour attendrir le cœur de ſa femme; mais ſon art étoit bien inférieur à celui de M. le comte! car il s'en falloit de beaucoup que le cœur de la ſenora Feliciani eût alors la dureté du marbre.

Balzamo poſſédoit plus réellement le

fecret d'imiter avec la plume les plus belles gravures, & toute efpece d'écritures.

Il paroît cependant que M. le comte a fort négligé cet art, depuis qu'il a joué fes grands rôles ; car il s'eft fervi de la même écriture, en fignant les mémoires de 1772 & les procès-verbaux de 1785 & 1786.

Balzamo lui parla de la maniere d'engraiffer fon cochon *mitridatiquement*, en le nourriffant d'arfenic, pour en compofer enfuite un poifon très-fubtil.

Ah ! fur cet article, M. le comte n'a pas perdu la mémoire ! Voici encore le petit cochon fur la fcene. Ce cochon fuit par-tout M. le comte ; c'eft fon confeiller intime. Mais à force de prôner fon animal immonde, il accoutumera le public à n'être plus effrayé de fes défis.

La femme de Balzamo éludoit en vain, depuis un mois, les ordres du roi dans fa retraite ; fon mari follicitoit & preffoit fa recherche. Elle fut enfin retrouvée dans un afyle que D... lui avoit procuré, rue Saint-Honoré, près les Quinze-Vingts. Devinez où étoit fitué le Boudoir de madame la comteffe ? Au cinquieme étage, chez une veuve, nommée Ter-

ron, ouvriere ou blanchiſſeuſe. Elle fut arrêtée en préſence du commiſſaire Fontaine, par le ſieur Buhot, inſpecteur de police, chargé des ordres du roi, ſollicités par ſon mari, pour la conduire à Sainte-Pélagie.

Il eſt inutile de dire avec quelle précaution on mit le ſcellé ſur madame Balzomon; car dans cette circonſtance le mobilier de monſieur le comte ne contenoit pas l'immenſité des bijoux & effets précieux détaillés dans l'état du 27 février 1786; auſſi l'inventaire ne fut pas long, & ce furent les clefs de Sainte-Pélagie qui ſervirent de cachets pour l'appoſition des ſcellés.

Le commiſſaire Fontaine a été chargé de l'interroger pendant ſa captivité. Son interrogatoire eſt du 11 février 1773. C'eſt de cette piece que l'on va extraire les voyages de ſon mari. Lorſque madame Balzamo a été interrogée, elle n'avoit point à ſe louer des procédés peu Balzamiques de ſon époux. La plaiſanterie de Sainte-Pélagie lui paroiſſoit un peu dure; auſſi fit-elle un aveu exact & détaillé des proueſſes de monſieur le comte.

Interrogatoire de la femme Balzamo.

„ Elle s'appella Laurence Feliciani, „ native de Rome (1), & âgée de dix- „ huit ans.

„ Elle se dit femme de Joseph Balza- „ mo, dessinateur à la plume; mariée „ avec lui au mois d'avril 1769, en „ l'église de *San Salvator in Campo*, à „ Rome; & qu'avant son mariage, „ (fixé à Rome par le *comte d'Arsenic*, „ en 1770,) elle demeuroit chez son „ pere, nommé Joseph Feliciani, fon- „ deur en métal, qui avoit sa boutique „ sur l'estrapade *Pellegrini*, à Rome.

M. le comte ne s'attendoit pas, quand il a pris le nom de Cagliostro, que son beau-pere *le fondeur* nous serviroit à fondre la cloche qui doit tympaniser ses romanesques aventures.

„ Elle a dit avoir fait connoissance „ avec son mari, dans la maison d'une „ Napolitaine, voisine de son pere.

---

(1) M. le comte a oublié, dans ses mémoires, que sa femme s'appelloit Laurence, ainsi que Séraphine. On voit à présent qu'il avoit de bonnes raisons pour ne pas la faire connoître sous ce nom : mais madame la comtesse a eu plus de bonne-foi dans son interrogatoire à la Bastille, où elle prend son vrai nom de Laurence Féliciani.

Ah ! la bonne ! ah ! l'aimable voiſine !

„ Elle a dit qu'elle & ſon mari ſont
„ reſtés environ ſept mois à Rome,
„ après leur mariage; de-là ils ont viſité
„ Notre-Dame-de-Lorette; ils ſe ſont
„ rendus enſuite dans l'état de Veniſe,
„ dans l'intention de paſſer à Berlin,
„ où l'on faiſoit eſpérer à ſon mari une
„ place de capitaine daus le ſervice de
„ Pruſſe; de là ils ont été à Gênes; en-
„ ſuite à Aix en Provence, d'où ils ſont
„ partis en *pélerins*, pour ſe rendre à
„ Barcelone, en Eſpagne, où ils ont ſé-
„ journé quatre mois; de-là ils ont paſſé
„ à Madrid, où ils ont reſté un an; ils
„ ſe ſont rendus, après ce tems, à Liſ-
„ bonne, où ils ont demeuré quatre
„ mois; de Lisbonne, ils ont été à Lon-
„ dres, où ils ont ſéjorné ſept mois,
„ & ils ont fini par habiter Cantorberi
„ pendant quatre mois, d'où ils ſont par-
„ tis, pour paſſer en France, & venir
„ à Paris.

Suivons l'itinéraire de M. le comte, ou plutôt celui de madame la comteſſe. Les éloges qu'il prodigue à cette vertueuſe épouſe dans ſes mémoires, nous font eſpérer que ſa franchiſe méritera auſſi les nôtres. Je pars donc du point donné par l'innocente

l'innocente Féliciani. Je pars de ce moment où elle a juré une fidélité à toute épreuve à ſon mari, & je dis: calculez depuis l'époque du mois d'avril 1769, qui eſt celle du mariage, juſqu'au point donné du départ de Cantorbery; combien trouvez-vous de mois de ſéjour? Il en exiſte trente-huit: or, trente-huit mois, ſont trois ans & deux mois. Ajoutez trois ans & deux mois à l'époque du mois d'avril 1769, vous aurez pour réſultat, le mois de juillet 1772. Comprenez les jours de marche, & calculez que Balzamo & ſa femme voyagent *en pélerins*; cela vous conduira au moment précis où ce jeune ménage eſt arrivé en France.

Ce qui doit auſſi nous donner une grande idée des talens militaires de M. le comte, c'eſt de le voir poſtulant, de l'aveu même de ſa femme, une compagnie en 1770, au ſervice de Pruſſe, & de le voir ſix ans après à Londres, colonel du troiſieme régiment de Brandebourg. Cette promotion qui intervertit l'ordre de l'avancement militaire en Pruſſe, fait trop d'honneur à monſieur le comte, pour pouvoir la paſſer ſous ſilence.

» Elle convient, dans le même inter-» rogatoire, que ſon mari a deſſiné des

„ papiers à Rome, pour le cardinal „ Orſini. Elle prétend qu'ils étoient „ *ſuperbes*.

Cela doit être : monſieur le comte ne peut faire que des merveilles, ou des miracles.

„ Elle dit qu'elle & ſon mari avoient „ été obligés de quitter Barcelonne, „ parce que le vice-roi avoit pris une „ fantaiſie pour elle.

Si le vice-roi avoit connu la recette du ſieur D....... c'étoit une belle occaſion de faire courir monſieur le comte à franc-étrier!

„ Elle dit qu'à Madrid ſon mari a gagné „ ſa vie, en travaillant pour pluſieurs „ ſeigneurs, nommément pour le duc „ d'Albe, & que ce ſont de mauvais pro- „ pos tenus contr'eux, qui ont décidé „ ſon mari à quitter Madrid.

Balzamo étoit alors fort chatouilleux. Il n'étoit point homme à ſouffrir de mauvais propos; mais depuis qu'il eſt devenu comte, il ſait maîtriſer. Voyez comme il répond à Morande! comme ſon ſtyle eſt ſoigné! comme il eſt fleuri! Avec quelle grace il ſe défend des eſcroqueries qu'on lui impute! Vive les comtes modernes pour la douceur!

Elle dit encore qu'à Londres, ſon mari a été malade pendant un mois, & a été arrêté pour dettes; que ſir Dehels, ſeigneurs anglois, leur prêta des ſecours, pour le faire ſortir de priſon, & le fit travailler à Londres, & dans ſon château à Cantorbery.

Quoi donc! c'eſt ce comte qui pompeuſement nous dit *qu'on ne croira jamais que, pour une ſomme de cent mille livres, le comte de Caglioſtro voulût ſe parjurer aux yeux de toute l'Europe!* C'eſt ce comte, dis-je, dont les fonds ſont ſi médiocres, qu'au bout d'un mois de maladie, il eſt arrêté pour dettes! *O impudentiſſime comes!*

Venez nous étaler actuellement vos rouleaux de doubles louis, vos ſequins, vos quadruples & vos billets de la caiſſe d'eſcompte!

Suivez-moi à Londres, M. le comte. J'ai une épiſode à raconter, où vous jouez un rôle intéreſſant. Votre femme & le ſieur D...... ont divulgué cette anecdote, & je vous en fais l'hommage. On ne connoît peut-être pas le creuzet le plus précieux de M. le comte. C'eſt dans la fertilité de ſon imagination; c'eſt dans ſa ſage prévoyance à calculer les

bevues de ſon prochain, qu'il trouve des reſſources contre les beſoins les plus urgens. M. le comte vivoit d'eſpérance & de ſpéculation depuis pluſieurs jours, lorſqu'une rencontre heureuſe lui fournit l'occaſion de les réaliſer. La fineſſe eſt une eſpece de lettre-de-change, dont l'homme adroit eſt toujours le porteur, & dont il reçoit l'eſcompte chez la premiere dupe qu'il rencontre; car le corps des dupes eſt ſolidaire. M. le comte épioit depuis long-tems un moment favorable, lorſque le hazard lui procura la connoiſſance d'un Sicilien, qui prenoit le titre de marquis de Viyonne. M. le comte étoit trop fin connoiſſeur pour ne pas reconnoître dans le ſuſdit marquis, un porteur des mêmes lettres-de-change. Auſſi-tôt l'on tient conſeil; & comme l'aigle qui fend la nue, & tombe ſur ſa proie, le conſeil décide qu'un quaker doit ſervir de victime. Un quaker, que l'auſtérité de mœurs ſemble mettre à l'abri de toute intrigue! C'eſt cet homme ſévere que l'on choiſit. Le marquis de Vivonne l'aborde; il l'entretient, & lui reprochant ſa miſanthropie, il lui vante les charmes de la ſenora Feliciani. Les quakers ſont peu méfians. L'éloge d'une

personne suffit pour leur inspirer le desir de la connoître. On la présente donc à la senora; la conversation d'abord sérieuse, devient infailliblement plus libre, & s'égaie. Le comte & le marquis prétextent des affaires, & bientôt un tête-à-tête s'établit. Le quaker débite à madame la comtesse les complimens les plus recherchés de la Pensilvanie: madame la comtesse ne conçoit pas qu'un quaker puisse être aussi galant; celui-ci répond que l'amour habite tous les climats, & défend ses compatriotes des reproches qu'on lui fait de leur insensibilité. L'entretien s'échauffoit & devenoit si vif, que le quaker, que tant de complimens avoient mis en nage, crut devoir ôter son chapeau, sa perruque & son pourpoint; mais à peine étoit-il dans cet état, que le comte & le marquis entrent, accompagnés du juge de paix, qui constate le délit, & condamne, d'après les loix d'Angleterre, ce pauvre quaker à une amende. Cet amant infortuné est obligé de compter cinquante guinées à M. le comte, & s'enfuit, en maudissant les confidences des *marquis Siciliens*, & les rendez-vous séduisans *des Bohémiennes*.

Cette somme fut bientôt épuisée ; car la senora Feliciani avoue, dans son interrogatoire, » que c'est la cessation de » tous moyens de vivre en Angleterre, » qui les a forcés de passer en France «.

Elle convient aussi, dans ce même interrogatoire (1), » qu'elle a cédé aux » sollicitations du sieur D....... qu'elle a » vécu avec lui, & que c'étoit lui qui » l'avoit placée chez la veuve Terron, » où elle avoit été arrêtée «.

Ceci me paroît clair. Cette déclaration est franche, & ajoute un nouveau titre aux qualités de M. le comte. Lors-

---

(1) Nous aurions encore resté dans le doute sur cet article, sans l'aveu de madame la comtesse, & sans le sortilege de M. le comte, qui, après avoir coupé trois petits morceaux de papier triangulaires, a forcé le sieur D..... à mettre les mains sur les tempes de sa femme, tandis qu'elle sommeilloit. Pendant cette cérémonie, on a questionné madame la comtesse, qui a resté muette; mais M. le comte ayant fait lui-même l'imposition des mains, & réitéré ses questions, sa femme a répondu : hem ? Il n'en a pas fallu davantage à M. le comte pour décider le cas, & il a passé condamnation. Voici une recette dangereuse, & qu'il est essentiel de proscrire. Au moment où j'écris, mes oreilles sont comme celles de M. le comte ; j'entends.... *hem ?* mais je ne me condamnerai pas aussi légérement que lui.

que l'on a demandé à la ſenora Féliciani, de ſigner ledit procès-verbal, elle a déclaré ne ſavoir point écrire.

M. le comte nous avoit déja inſtruit de cette inaptitude de madame la comteſſe pour l'écrire, dans ſon premier mémoire, page 35.

Après pluſieurs mois de captivité, la femme Balzamo eſt ſortie de Sainte-Pélagie ſur la demande de ſon mari. Comme M. le comte eſt d'un naturel candide, il a bientôt oublié les légéretés de ſa femme, & il s'eſt raccommodé avec elle. Ils vivoient dans la plus parfaite union, lorſque l'adminiſtration ayant appris quelques tours de gibeciere, pour leſquels M. le comte a toujours eu du foible, on l'a prié de ſortir du royaume, à petit bruit, mais à grands pas.

Voilà, mon cher comte, la relation qui occupe aujourd'hui le public. Tous vos adeptes courent les cafés & les cercles, & crient à la calomnie. Nous laiſſons même entrevoir que très-inceſſamment, vous foudroyez tous ces empoiſonneurs de réputation. Mais Dieu nous préſerve de l'impreſſion des pieces juſtificatives.

Adieu, le plus véridique des comtes.

Quel cœur ſeroit aſſez dur pour n'être pas *malléabiliſé* par le récit de vos infortunes ? Le mien eſt affecté d'une douleur ſi vive, qu'il ne ſait ſi, dans le trouble qui l'agite, vous pourrez diſtinguer le tendre & éternel attachement dont il eſt pénétré pour vous.

FIN.

